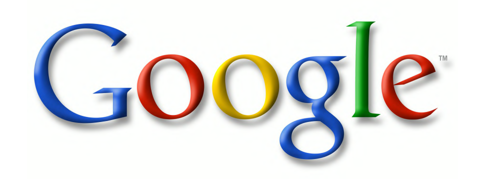





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

3/63

£10


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

3/63

£10

ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

TOME PREMIER,



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire Quai de Conti, à la descente dn Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

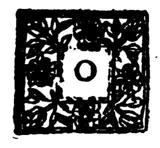
PIECES CONTENUES dans ce premier Volume.



EPITRE DE CLIO,

A MONSIEUR DE B***

Au sujet des Opinions répanduës depuis peu contre la Poësie.



O Toi, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens, prens la plume & le stile d'Horace,
Ecoute, écris & venge le Parnasse,
Le Fanatisme au bas de ce Vallon,
Veut pervertir les Enfans d'Apollon;
Et leur prêchant un nouveau Catechisme,
Porte avec lui le Scandale & le Schisme:
Tâchons enfin d'arrêter les Projets
De l'Hérétique. Assez de nos Sujets,
Comme Brebis, se suivant l'une & l'autre,
Pour son Bercail ont déserté le nôtre:
Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur Sophiste habitué,
Quand il lui plaît, sa plume Hétérodoxe,
En Axiome érige un Paradoxe;

Sa bouche exhale un aimable poiſon,
Le tort lui ſert autant que la raiſon,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainſi qu'au Temple de Mémoire
Il appella de la Preſcription.
Dont joüiſſoit le Chantre d'Ilion.
Mais ce n'eſt plus la querelle d'Homere,
Il donne encore dans une autre chimere;
Il va, dit-on, du faux charme des Vers,
Déſabuſer pour jamais l'Univers;
Et pour donner plus d'eſſor au génie,
Anéantir la Rime & l'Harmonie.
Tel Alexandre étant près d'échoüer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénoüer.
Pour maintenir notre gloire & nos charmes,
Je n'ai beſoin que de nos propres Armes;
Quoique pourtant nos doux amuſemens,
Soient au-deſſus des vains raiſonnemens.
Loin tout Cenſeur qui n'a que du génie,
A qui ſouvent la nature dénie
Ce ſentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le Vrai ſçait d'abord prévenir,
C'eſt au goût ſeul à juger d'un Ouvrage;
Par le plaiſir, il regle ſon ſuffrage;
Doux préjugé de l'eſprit & du cœur,
De l'Analiſe il brave la rigueur;
Et dédaignant les diſputes de Claſſes:
Ne reconnoît pour Juges que les Graces.
Mais raſſemblons ces griefs prétendus,
Que l'ignorant a chez vous répandus.
Au bas du Pinde, il eſt certaine engeance
Qui nous impute une fauſſe indigence,
Et qui ſe plaint, *que nos folles humeurs*
Ont appauvri la Langue & les Rimeurs;
Que l'Art des Vers eſt un jeu d'avanture.
Où le bon ſens ſe trouve à la torture;
L'eſprit contraint par les difficultés,
N'y joüit plus des mêmes facultés;

Tyrannisé par des Loix insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altére la mesure;
Son Synonime allonge la censure,
Par l'hyatus, cet autre est éconduit,
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer le sens dans les paroles,
Et les beaux Vers sont enfans du hasard.
Ceux qui sont nés peu propres à notre Art,
Osent ainsi taxer, sans reconnoissance:
La Langue & nous de leur propre impuissance.
Ainsi, jadis, avant que sur les Mers,
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrieres profondes,
Dont l'Océan sépare les deux Mondes,
Comme un obstacle opposé par les Dieux,
Pour contenir les Mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur Patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie
De jour en jour feroit des Matelots?
Qu'on les verroit, triomphans sur les Flots,
Assujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les Etoiles?
Telle pourtant l'adresse des Humains,
D'un Pôle à l'autre a tracé des Chemins?
Malgré les Vents & les Flots infidelles,
Neptune a vû voguer les Citadelles
Vers ces climats où Plutus, jusqu'alors,
Avoit caché ses funestes Trésors.
Avec autant de courage & d'adresse,
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des tems,
Le dernier Siécle a des faits éclatans.
On boit encore à la même Fontaine,
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.

Comme autrefois, sur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor renaître autant de fleurs ;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la Ligue.
Que cet éxemple, en dépit des clameurs,
Dans leur Métier rassure les Rimeurs ;
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mysteres :
Heureuse enfin, s'ils goûtent des avis
Que dans ce Siécle on n'a guéres suivis !
Notre Métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sçachez qu'envain un Astre bienfaisant,
A fait de vous un Poëte en naissant,
Si dès l'enfance, une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la Nature ;
Si l'on ne prend ses premieres leçons,
Des Anciens & de leurs Nourrissons :
Car cette source unique & bienfaisante
Doit abreuver toute Muse naissante ;
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer ;
Il y faut boire & non pas s'enyvrer.
Dans vôtre Langue avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage & de leurs sens divers :
La Langue est une, en Prose comme en Vers ;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire,
Les mots sont faits, leur juste expression
Ne souffre entr'eux aucune extension ;
Chacun contient son sens & son image
Précis, distincts & marqués par l'usage,
C'est vôtre Maître absolu dans son choix,
D'autre que lui ne peut changer ses loix.
L'esprit envain brille dans vos Ouvrages,
Quand vôtre Langue y reçoit des outrages ;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer

Qu'en débrouïllant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en Prose.
Plus d'un Rimeur dans sa Langue indigent
Pour ses défauts toujours trop indulgent;
Quand il en trouve un éxemple autentique,
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez soûrire en suffisans
A des avis donnés par le bon sens :
Leur souvenir au besoin trop fidelle,
Me cite alors un illustre modelle,
Et s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui :
Ainsi, sans soins & sans éxactitude,
De leur licence ils font une habitude.
Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui;
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui;
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de mémoire;
Mais dans sa Langue un Rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modelle :
N'a-t-on pas vû son Disciple fidelle,
Ce satyrique ami de Juvenal, *
D'Imitateur se rendit original ?
Ainsi, Racine amena sur la Scene,
Après Corneille, une autre Melpomene;
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours :
Tout devient neuf quand on sçait bien le dire;
L'expression est l'ame de la Lire.
Le plus beau trait dans un vers mal rendu,
Est pour l'Auteur presqu'autant de perdu;
Et sa pensée appartient au Poëte,
Qui sçaura mieux s'en rendre l'Interprete.
La Langue enfin est la baze de l'Art;
Sur le Permesse on s'embarque au hazard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encore la pratique du monde;

* *Boileau.*

Là, vous prendrez ce tour noble & coulant ;
Ce style pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage ;
Et dont la Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut, chez d'illustres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis !
A leurs leçons une Muse attentive,
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre Langue appliquez donc vos soins,
Elle a de quoi fournir à vos besoins ;
Tel eût trouvé qu'elle est plus étenduë ;
S'il en eût fait une étude entenduë ;
Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas souillé le langage des Dieux.
Ce fut ainsi que déja l'ignorance,
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un Pedant, le fleau du Métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare ;
C'étoit Ronsard dont la Verve bisarre,
Aux mots du tems ne pouvant se borner,
Gâta la Langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, si le Ciel n'eût fait naître
Un Nourrisson qui devint votre Maître ;
Malherbe apprit à ses Contemporains
A se passer de ses termes forains,
Qu'au grand regret de la Pedanterie
Il renvoya chacun dans leur Patrie
Il fut suivi par Racan & Menard :
Tous deux instruits des finesses de l'Art,
Sçurent au Pinde amener sur leurs traces,
La pureté, l'élegance, & les graces ;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les Muses florissantes ;
De jour en jour devenir languissantes ;
Et la folie alors nous infecta,
De ces Sonnets que Dulot * inventa ;

* *Dulot Inventeur des Bouts rimez. Voyez Sarrazin.*

La folle pointe, à l'antithèſe unie,
Prit dans les Vers la place du génie ;
Et le bon ſens timide & ſans appui,
Eut le deſtin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuſe un jour, ſans ſuite & ſans compagnes,
Il m'en ſouvient, j'errois dans nos Campagnes ;
Je m'amuſois pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permeſſe embellit nos Prairies ;
Je m'arrêtai ſur les rives fleuries :
L'aimable aſpect de ſes bords enchantés,
Son doux murmure, & ſes flots argentés,
Tout rappella dans ma triſte penſée
Le ſouvenir de ſa gloire paſſée.
Plus vivement je ſentis mes malheurs ?
Fleuve divin, dis-je, en verſant des pleurs,
Dans quel oubli ſont tes ondes plaintives !
Le Barbariſme a répeuplé tes rives :
Juſques à quand, ô ſources des beaux Vers !
Couleras-tu ſans fruit pour l'Univers ?
A peine, hélas, Sarraſin & Voiture,
Ont en paſſant goûté d'une eau ſi pure ?
Le Fleuve alors agitant ſes roſeaux,
Fit murmurer ſes prophétiques Eaux,
Et s'élevant ſur ſon Urne azurée,
Je fus ainſi par ce Dieu raſſurée :
» Un autre goût va changer notre ſort.
» La terre s'ouvre, un nouveau Peuple en ſort,
» Toutes mes eaux auront peine à ſuffire ;
» Et toi, remets des cordes à ta Lire.
Il dit. L'eſpoir plus prompt que les Zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ſes plaiſirs ;
Pour annoncer la commune allégreſſe,
Je fus chercher les Nimphes du Permeſſe.
Dans un bocage où je crus les trouver,
Un Inconnu s'occupoit à rêver ;
Quel ſouvenir réveilla ma tendreſſe !
Je ſoupirai de joie & de triſteſſe.

Au même endroit, c'eſt ainſi qu'autrefois;
Je rencontrai Sophocle dans ce Bois;
C'étoit lui-même, il m'apprit ſon hiſtoire:
» Pour achever ce qui manque à ma gloire,
» Le Ciel, dit-il, ſous ces traits que tu vois,
» Me rend au monde une ſeconde fois,
» Et ſous le nom de l'aîné des Corneilles,
» J'y produirai mes plus grandes merveilles;
» Va, laiſſe-moi recueillir mes eſprits.
Alors parut à nos regards ſurpris,
Dans les états de ma ſœur Melpomene,
Ce lumineux, & nouveau Phénomene,
Qui moins brillant en commençant ſon cours,
A l'Hélicon donna de ſi beaux jours.
Cet avenir prédit par le Permeſſe,
S'ouvrit enfin, & remplit ſa promeſſe.
De jour en jour nos heureuſes leçons
Firent alors d'illuſtres Nourriſſons.
Un autre Auguſte, eut un autre Mecene,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le Barbariſme encore plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnaſſe François;
Un Ariſtarque avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette Hydre ridicule;
Du Dieu des Vers, Miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein:
Notre Art ſoumis à l'éxacte Grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé;
Et les bornant à leur ſens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſinonime.
Le Vers alors perdant ſa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté.
Pegaſe alloit par bonds & par ſecouſſes;
Il lui donna des allures plus douces:
Sur le Parnaſſe, enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût;

Et termina plus de travaux qu'Alcide.
Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui sur le ton le plus mélodieux,
Sçut moduler le langage des Dieux :
Lui, dont la Veine harmonieuse & pure,
Prenant son cours du sein de la Nature,
Comme un ruisseau, murmurant & flateur,
Charme l'oreille, & coule jusqu'au cœur,
Il vint apprendre aux Muses délicates
A rejetter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille & discordans entr'eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et comme lui sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourroit avoüer,
Mais sur la Lire on ne peut les joüer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter, leur fausse mélodie,
Malgré son Art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.
Il faut encor, outre un heureux génie,
L'oreille juste, & propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté :
Le Vers n'est fait que pour être chanté ;
Dans sa secrette & douce mécanique,
Il a son mode, & son genre harmonique ;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner ;
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant met l'oreille à la gêne ;
L'esprit sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussi-tôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flater l'organe est le point nécessaire ;
A cet appas le cœur se livre, & suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la Nature est avare,
Tel en partage eut l'esprit le plus rare ;

Mais dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa Lire.
Il fut un tems moins facile aux Rimeurs;
Quand le langage aussi dur que les mœurs,
A vos Aînés ne fournissoit qu'à peine,
De quoi fournir à leur rustique veine;
Dèslors, au Pinde en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un qui fut grévé de blâme;
Pour avoir dit *comparable à ma flamme*, * *Malherbe.*
Cet hémistiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne:
Mais je ne puis rafiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien reclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos, on dit qu'un jour Thalie,
Fut commander des Vers à la Folie:
Ça; dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein Sonnet
De traits fallots, où l'antithèse brille;
Je veux surtout que la pointe y fourmille.
Soit; dans ce goût, aurez Sonnet exquis;
Je sçais un Fat, & qui plus est Marquis,
Tous les matins il rime à sa toilette:
C'est-là sans faute où j'en ferai l'emplette.
Pas n'y manqua, dans un papier roulé,
Le doux Sonnet bien musqué, bien moulé;
Par un Zéphir fut remis à Thalie. * *Le Sonnet du Misantrope.*
Bon; dit ma sœur, ceci sent l'Italie;
A nos Gourmets j'en veux faire un présent,
Sçachons au vrai quel goût regne à présent:
En plein Théatre il faudra qu'on le lise.
Certain Caustique en fit bien l'analise.
Et le sifla; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.

Je l'avoûrai, la Prose est plus unie;
Vous triomphez, disois-je à Polymnie, *
Tout est changé dessus notre horison,
La Prose y va ramener la raison :
L'Art de rimer n'est plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.

* Muse qui préside à l'éloquence.

Non, reprit-elle, & leurs écrits pervers,
Ne vaudront pas mieux en Prose qu'en Vers;
Malgré mon air aisé, doux & facile,
Ils trouveront une Muse indocile,
Qui les séduit par des déhors flateurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la Prose,
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron ?
Envain je cherche encore un Ciceron;
Si j'avois pû, compter que dans Athénes,
J'eusse formé bien d'autres Démosthénes.
Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre est encor dans nos mains;
Qui des deux Arts, jusqu'au siécle où nous sommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes ?
Rassure-toi, laisse à ces Détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs Lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des Mortels & des Dieux.
Gardez-vous bien d'affranchir vos mysteres,
De la rigueur de leurs loix salutaires :
La tolérance y nuiroit encore plus;
Déja les Vers ne sont que trop déchus;
Vous les perdrez par trop de complaisance.
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.
Quand un projet conçu bien nettement,
Est à loisir digeré mûrement,

On est surpris de sa propre abondance :
Les Vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,
Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par dégré,
L'esprit veut l'être avec économie ;
Dans l'Art des Vers comme dans la Chimie,
Plus d'un Artiste a souvent éprouvé,
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé :
C'est un hazard, mais il est nécessaire,
Et d'un Rimeur, c'est la chance ordinaire.
Qu'ils sçachent donc, moins pressés de rimer,
D'un feu pareil se laisser animer :
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce & toujours peu solide ;
Au bas du Pinde ils viennent essouflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive.
Plus on se presse, & plus tard on arrive.
Je dirai plus, le langage des Dieux
S'est de lui-même arrangé pour le mieux :
Son mécanisme appellé tyrannie,
Plus qu'on ne pense, est utile au génie ;
Cette contrainte est une invention,
Qui le conduit à sa perfection.
L'esprit veut être un peu à la gêne ;
C'est l'éguillon qui le tient en haleine,
Qui par l'obstacle irritant son ressort,
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le Salpêtre tonne ;
S'il n'est contraint il reste sans vigueur ;
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le presse, & plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit dans les difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés ;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles,

Meprisez donc des projets surannés
Que le bon sens a déja condamnés.
Ainsi parla contre sa propre cause,
Celle de nous qui préside à la Prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute sa vigueur,
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétenduë & nuisible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proscrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.

Vertumne, un jour, au lever de l'Aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelassoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre Amante attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuroient son vainqueur,
Qu'un même amour regnèroit dans son cœur.
» Ah ! dit alors Vertumne à la Déesse,
» Voici le tems fatal à ma tendresse :
» Des soins plus doux que ceux de notre amour,
» Vont désormais vous charmer tour à tour.
» A vos jardins la saison vous rappelle,
» Pour leur donner une façon nouvelle ;
» Et je verrai jusqu'au tems des moissons,
» Vos espaliers, vos nains & vos buissons
» Vous occuper au mépris de mes larmes,
» Peut-être même aux dépens de vos charmes ;
» Qui sçait encor (puisse-je mal prévoir !)
» Si vos Vergers rempliront votre espoir ?
» Sans leur donner sans cesse la torture,
» Laissez-les croître au gré de la nature :
» Par trop de soins, & par trop de façons,
» Vous fatiguez vos tendres Nourrissons,
» Et vous perdez leurs plus belles années ;
» A peine on voit leurs tiges couronnées,
» Qu'à leurs rameaux naissans & malheureux,
» Vous imposez un lien rigoureux ;

» Bien-tôt un fer encore plus terrible,
» Dans vos Vergers fait un ravage horrible ;
» Et l'on n'y voit que Driades en pleurs,
» Sur des monceaux de feuilles, & de fleurs.
Pour me blâmer, lui repliqua Pomone,
Mon cher Vertumne attends jusqu'à l'Automne ;
C'est par mon Art & mes soins bienfaisans,
Que j'entretiens mes Arbres florissans ;
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les Vents, j'assure la foiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux ;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa séve s'évapore ;
Cet arbrisseau comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir ;
Comment veux-tu que cet autre profite :
En lui laissant cette herbe parasite,
Et ce feuillage, où l'Astre qui nous luit,
Ne peut meurir & colorer son fruit ?
Ainsi, ma main retranche avec prudence,
Pour m'assurer encore plus d'abondance.
Vains Erudits, téméraires Censeurs,
Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse,
Car c'est à vous que son discours s'adresse :
Mais tel se plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encore assez de verbiage,
Pour allonger un ennuyeux ouvrage ;
Et les Rimeurs auroient encore besoin,
Qu'on eût poussé la réforme plus loin :
*Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modelle,
Qui leur donne un exemple fidelle ;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois, ce favori des Graces,

*On préten... e Quinau... pas en... yé plus d... t on l...t s mots ... ens da... Poëmes.

Lui, dont les Vers consacrés aux amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours;
Il avoit peu de cordes à sa Lire,
Et cependant elle a pû lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous ont fait voir sur la Scene lirique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.
D'un choix heureux l'expression dépend;
D'un terme unique employé dans sa place;
Elle reçoit, & sa force, & sa grace:
Qui la surcharge aussi-tôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui rejettant l'étalage & l'enflure,
Sçait la réduire à sa juste mesure;
C'est le grand Art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre Art se propose,
Est d'être encor plus précis que la Prose;
Et c'est pourquoi les Vers ingénieux,
Sont appellés le langage des Dieux.
La Periode au cordeau compassée,
De la mémoire est bien-tôt effacée:
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir:
Elle s'envole, & ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle;
Mais dans l'esprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au Vers doux & flatteur,
D'insinuer ses charmes & ses graces,
Et d'y laisser les plus profondes traces:
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sçait s'y maintenir,
Sans s'altérer ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux, & du sens qu'il renferme.
Ainsi, l'esprit dans un Vers séduisant,
Peut sans travail s'instruire en s'amusant,

Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure & les rimes,
N'empêchent pas, quoiqu'on ose avancer,
De mettre en Vers tout ce qu'on peut penser ;
C'est une audace aussi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux legers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La Poesie, ainsi que la Peinture
Dans son ressort a toute la nature.
De tous les Arts qu'on cultive avec soin ;
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source aussi *sainte* & féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde ?
Ce fut alors que notre Art immortel,
Prit sa naissance à l'ombre de l'Autel,
Parmi les jeux, la musique & la danse,
Dont il suivit les loix & la cadence.
Les Laboureurs pour prix de leurs moissons,
Sur des Autels de mousse, & de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allégresse :
On les voyoit pleins d'une aimable yvresse ;
Parés de fleurs, danser à demi nus,
Et seconder leurs transports ingénus,
Par des chansons naturelles & vives,
Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.
Qui peut nombrer les usages divers,
Où les Humains ont employé les Vers ?
Pour rendre aux Dieux un plus célebre hommage,
La pieté parla notre langage,
Et nous remit le culte des Autels,
Avec le soin d'instruire les Mortels :
La vérité se servit des Poetes,
Et la sagesse en fit ses Interpretes ;
Médiateurs entre l'homme & les Dieux,
Ils ont ouvert le commerce des Cieux.
Ces Fondateurs du Temple de mémoire,
Furent commis par l'amour & la gloire,

Pour couronner de myrte & de laurier,
L'Amant fidelle & le fameux Guerrier.
Ignore-t-on que le fils & la mere,
Ne parlent point d'autre langue à Cythére.
Ainsi nâquit chez les premiers Humains,
L'Art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont transmis ces grands Maîtres:
Mais le jargon de vos premiers Ancêtres.
Ne put suffire à nos arrangemens;
Le Vers souffrit d'étranges changemens,
Il ne trouva ni nombre ni cadence,
Dans une Langue encore dans son enfance;
Où l'on ne put, quoique l'on ait tenté, *
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers Vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés;
Et l'unisson de la rime naissante,
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser par cette nouveauté,
Un Art réduit à l'ingenuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille, & la pratique,
De jour en jour rendirent moins Gotique.
A pas reglés le Vers François marcha,
Une Césure en deux le partagea
Par un repos qui varie & reveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la premiere âpreté;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant le front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phœbus.
L'Elision funeste à l'Hyatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie:
Ainsi la France emprunta d'Ausonie,
L'alignement, & le même niveau,
Pour se construire un Parnasse nouveau,

** On a voulu faire autrefois des Vers mesurés à la façon des Latins.*

Qui ſous leurs pieds avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta ſon cartel outrageux;
C'étoit un Drame en Proſe alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon ſoudain avec mépris,
Au bas du Mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui deſcend des montagnes,
Tous nos Guerriers guidés par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là : Melpomene un poignard à la main,
Des yeux, du geſte, & d'une voix tonnante,
Encourageoit ſa troupe fulminante.
On vit alors deux célébres Rivaux,
Courir enſemble à des exploits nouveaux,
Sur leur Egide aux eaux du Stix trempée,
Pour ſa deviſe un d'eux avoit Pompée :
L'autre y portoit écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector:
Un autre armé du Stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitables,
Sur ces mutins fondit comme un Lion:
Et les Auteurs de la rebellion,
Tels que Brebis par les Loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, ſous un caſque brillant,
Certain Lirique ayant pour cri *Rolland*,
Se ſignaloit en faveur de la rime :
Courage, ami, je te rends mon eſtime,
Lui dit alors le critique ſurpris ;
Ton nom ſera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liſte ;
L'inimitable & divin Fabuliſte,
Que la chronique & les Rieurs du tems,
Mirent jadis au rang des Végétans :
L'homme d'Eſope, inconnu de ſoi-même,
Enfin ſortant de l'ignorance extrême,

Qu'il eut toujours de sa rare valeur;
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pû comme un nouvel Horace,
Seul contre tous défendre le Parnasse.
La Rime avoit aussi parmi les siens,
Ce successeur des Comiques anciens,
Encor plus grand si dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des Fats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Renard suivoit l'Auteur du Misantrope.
Ici marchoient, Malherbe & Calliope,
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits;
Les vents, l'orage & la foudre à la fois,
Sur les Mortels par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels en fureur du haut de nos remparts,
On les vit fondre à travers les hazards,
Et sur la Prose éperduë & fuyante,
Faire tonner leur Lire foudroyante.
D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les plaisirs, les graces & les jeux.
Initiés jadis dans nos mysteres!
Dans ce grand jour servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux Bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos Marais,
Quand tout à coup des Escadrons tous frais,
Au dépourvû prirent nos téméraires.
Ainsi, deux vents furieux & contraires,
Contre un vaisseau, d'un soufle impétueux.
Réunissant les flots tumultueux,
De goufre en goufre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.

Que celui-là soit réputé barbare,
Qui ne connoît l'Eleve de Pindare.
Après ce Chef des Poetes du tems,
Suivoit cet autre encor dans son printems,
Qui plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnasse François :
Le grand Henry n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le Chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient sur leurs pas,
Il en est un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois sa valeur Poëtique :
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît, Melpomene en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes
Que jusqu'alors les timides Rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourrisson que depuis sa naissance
Le Dieu des Vers a pris soin de former,
Toutes mes Sœurs semblent le reclamer :
Il est l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage est sa Langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon :
Et pour sa gloire, & celle du Vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime & l'honore.
Ah ! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du Brodequin François ?
Par la nature instruit dans mes mysteres,
Nouvel Auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moissonner
Au même champ où Renard vint glaner.
Je l'avoûrai, je le pris pour Terence ;
Oui, dit ma Sœur, c'est celui de la France.

Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs,
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse :
Que l'on a vûs toujours dégenerer,
S'anéantir & se deshonorer :
Et c'est entr'eux que se forgent à l'ombre
Ces noirs écrits, & ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exalent à longs flots,
Un fiel gouté des méchans & des sots.
De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus & chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes Nourrissons,
Qui sçauront mieux retenir nos leçons :
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'Art des Vers, & dont la renommée
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A deja pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles :
Entr'autre essai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux chéri dans une Cour,
Où les beaux Arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir dernierement encore,
Nous relisons la Fable de l'Aurore.

Notre Rivale & les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives,
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux & géneral :
Comme autrefois aux pieds des murs de Troye
Du fier Achille Hector devint la proye :
Ainsi, leur chef subit à nos regards,
Le même sort autour de nos remparts :
Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'Art des Vers ;
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre EPITRE DE CLIO, j'y ai trouvé un ſtile aimable, des Réflexions judicieuſes, & des préceptes qui peuvent encore contribuer à l'Art Poëtique. Fait à Paris ce 17 Mars 1734. DANCHET.

Le Privilege général ſe trouve dans les œuvres de M. de la Chauſſée.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE GENIE de la Comédie Françoise.

LA FOLIE.

LE BON SENS.

au Public.	UN BOURGEOIS.
	UNE PRECIEUSE.
	UN ADMIRATEUR.
	UN CRITIQUE.
	UN PETIT MAITRE.
	UN HOMME SENSE'.

THALIE.

La Scène est sur le Théatre de la Comédie Françoise.

LA FAUSSE ANTIPATHIE, COMÉDIE,

AVEC

UN PROLOGUE

ET

LA CRITIQUE DE CETTE PIECE;

DEDIÉE A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE;

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

Le prix eſt de 30 ſols.



A PARIS.

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A

MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.



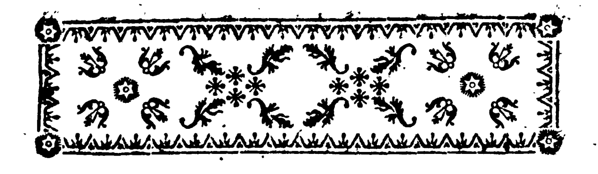
MESSIEURS,

Permettez-moi de mettre sous vos auspices, ces essais d'une Muse qui vous étoit déja dévoüée, & qui reconnoît ne

devoir attribuer ses succès qu'à vous seuls, c'est un témoignage public qu'elle doit aux bontés & aux secours qu'elle a reçus des Illustres Amis que son bonheur lui a procurés parmi vous. Oui, MESSIEURS, *la seule reconnoissance sera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos nourrissons; c'est en cette qualité, que j'ose vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer, c'est le fruit de vos leçons que je vous présente & dont je vous rends grace. Je suis avec un très-profond respect,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE GENIE de la Comédie Françoise, *seul.*

On ne se plaindra plus que je suis indocile :
Sur le goût du Public je vais être éclairci :
Lui-même, il mapprendra ce secret difficile....
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens aussi !

SCENE II.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LA FOLIE.

Si je n'étois pas la Folie,
Oh ! je voudrois être Thalie :
Son projet est digne de moi.

LE GENIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

LA FOLIE.

Ah ! L'extravagance est complette.

LE GENIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux.

LA FOLIE.

Comment? Vous ajournez le Public en ces lieux,
Pour le mettre ſur la ſellette ;
Et lui faire avoüer en quoi, comment, par où,
On peut le contenter ? Eh! Mais rien n'eſt plus fou.
Demander au Public le ſecret de lui plaire!
Vous allez bien l'embarraſſer.

LE GENIE.

Vous m'étonez. Puis-je mieux faire?
A qui faut-il donc m'adreſſer?

LA FOLIE.

A tout autre. Sçait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime,
Lui, qui ne fut jamais d'accord avec lui-même ?
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais ſçu.
Ce qui le détermine eſt toujours imprévû :
Le Caprice eſt ſon guide & ſa loi naturelle :
Son goût eſt pour lui-même une énigme éternelle.

LE BON-SENS.

Le Public n'eſt pas tel que vous le dépeignez ;
Du moins, le véritable : & vous vous méprenez.

LA FOLIE.

Qu'appelez-vous le véritable ?
Combien en comptez-vous ?

LE BON-SENS.

Autant qu'il eſt de gens,
Dont les goûts ſont entr'eux plus ou moins differens.
Le moindre cercle uſurpe un nom ſi reſpectable ;
C'eſt là qu'un ſuffiſant décide à tout hazard,
Suivant les préjugés, les goûts & les uſages
De tous ces differens & faux Aréopages.
Chaque Societé forme un Pubic à part :
Mais il en eſt un autre, & c'eſt le véritable,
Le moins nombreux de tous, & le plus redoutable ;
Qui ſçait ce qui lui plaît, qui ſçait ce qui lui faut,
Qui, tous les jours ici, le déclare aſſez haut.
N'attendez pas de lui ces loüanges frivoles,
Ces ris contagieux, ces éclats indécens ;
Enfans de l'ignorance ; ennemis du bon ſens,

Qu'excite tous les jours aux Piéces les plus folles
Un premier mouvement qui ne se soutient pas.
Sa joye & ses plaisirs ne sont point un délire,
Un accès passager qui n'a qu'un faux appas :
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;
Ce Public m'appartient, les autres sont à vous.

LA FOLIE.

Bon-Sens, vous radottez. Ils m'appartiennent tous.
De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

LE BON-SENS.

Ou par droit naturel, ou par droit de conquête.

LA FOLIE.

Vous allez discourir, & m'ennuyer à mort.
Eh, que m'importe, à moi, d'avoir raison, ou tort?
Ici la préséance entre nous est reglée.

LE BON-SENS.

Ne vous lassez-vous point de vous y voir sifflée ?
Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fûs.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : Voilà la difference.
Lorsque vous paroissez, on bâille ; & rien de plus.
Ah! Je ressens déja l'effet de sa présence.
(Elle bâille.)
Oh! Vous allez joüer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause, & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.



SCENE III.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, UNE PRECIEUSE, UN BOURGEOIS, UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR, UN HOMME SENSE'.

(Ils font tous amitié au Bon-Sens.)

LE CRITIQUE, *careſſant le Bon-Sens.*
(à la Folie.)

Ah ! Serviteur, Déeſſe.

LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de careſſe ?

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah ! parbleu, mon Patron, je vous ſers aſſez bien,
Envers & contre tous ; je ne ménage rien.
Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.
Sans ceſſe, à tout propos, je critique, je fronde.
Malheur à tous les ſots, y compris les Auteurs ;
Sans compter leurs Admirateurs ;
(Il fait une revérence à l'Admirateur.)
Quand, ſuivant leur coutume, ils vous font quelque outrage,
Ventrebleu ! je m'éleve, & contre eux je fais rage.

LE BON-SENS.

Je vous ſuis obligé. Mais loin de me ſervir,
Si vous continuez, vous me ferez haïr.

LA PRECIEUSE.

Le ſexe dont je ſuis ne vous rend guére hommage ;
Mais je déroge à notre uſage,
Et mets en non-valeur ma diſpenſe avec vous.
Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L'ADMIRATEUR.
Madame fait valoir la moindre bagatelle.
Perſonne, en vérité, ne s'exprime comme elle.
LE CRITIQUE.
Tant pis, morbleu.
LA FOLIE.
Voyons; ce n'eſt pas d'aujourd'hui
Que je vois les plus foux ſe reclamer de lui.
LE BOURGEOIS, *au Bon-Sens.*
Touchez là, notre ami; je ſuis auſſi le vôtre.
Demandez à ma femme, à qui, ſoir & matin,
Je vous prône ſans ceſſe; & c'eſt, comme dit l'autre,
Perdre ſon tems & ſon latin.
LE GENIE.
Vous ſçavez l'embarras que mon emploi me donne:
Je ſuis chargé du ſoin de vos amuſemens.
Je voudrois, s'il ſe peut, ne déplaire à perſonne;
Et réunir enfin vos applaudiſſemens.
Donnez-m'en le ſecret; vous le ſçavez?
TOUS.
Sans doute.
LE GENIE.
Convenez entre vous; déterminez ma route;
Et vous ſerez ſervis au gré de vos deſirs.
Dites-moi votre goût; ordonnez vos plaiſirs.
LA FOLIE.
Qui, mieux que moi, peut vous le dire?
N'eſt-ce pas moi qui les inſpire?
LE BOURGEOIS.
Or ſus, pour commencer, tout d'abord je conclus
Que la meilleure Piéce eſt où l'on rit le plus.
Pour moi, la plus joyeuſe eſt celle où je me livre.
Du reſte, Serviteur; je m'ennuye en entrant;
Et fût-elle un chef-d'œuvre, & propre à faire un livre
Malgré-moi, ventrebleu, je bâille, en admirant.
L'ADMIRATEUR.
Oui, j'aimerois aſſez une Piéce égayée.
LE BOURGEOIS.
En un mot, j'aime à rire, à gorge déployée.

LA PRECIEUSE.

Est-ce qu'on rit encore?

LE BOURGEOIS.

Est-ce qu'on ne rit plus?
Vous me la donnez belle! Et, par qu'elle avanture..

LA PRECIEUSE.

La joye est tombée en roture.

LE BOURGEOIS.

Et le Bon-Sens aussi. Je m'en mocque. Au surplus,
Je veux rire; ou, sambleu! je prendrai ma revanche.
Monsieur l'Ordonnateur, adieu, jusqu'à Dimanche.

SCENE IV.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS.

ET d'un Public.

LA FOLIE.

Eh bien? Celui-là par hazard
N'est-il point à vous?

LE BON-SENS.

Non: je n'y prends point de part.

LA FOLIE.

Ainsi du reste.

(Au Critique.)

A vous, caustique impitoyable.

LE GENIE.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon?

LE CRITIQUE.

Rien.

LE GENIE.

Rien!

LE CRITIQUE.

Oui, rien de bon, ni même de passable.

LE GENIE.

Vous ne loüez donc jamis ?

LE CRITIQUE.

Non ;

Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

LE GENIE.

Quoi ? Vous n'approuvez rien ?

LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été

Réduit à cette extrêmité !

Et pour n'y pas tomber, je blâme tout d'avance.

Le titre de l'Ouvrage, & le nom de l'Auteur

Suffisent pour cela, quand on est connoisseur.

C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loüe.

LE BON-SENS.

Moi ? Soyez assuré que je vous désavoüe.

Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur

Que l'on exerce, autant par air, que par humeur.

Mais au contraire, je me prête

En faveur des beautés, je fais grace aux défauts.

Trop de délicatesse est souvent indiscrette.

Un dégoût général désigne un esprit faux.

Qui n'est jamais content, n'est pas digne de l'être.

Tel épluche un Ouvrage, en croyant s'y connoître

Et trouve des défaut partout,

Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

LE CRITIQUE.

Ah ! Vous êtes trop bon.

LE GENIE.

Et vous trop intraitable.

Je n'ai rien à vous demander.

LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider

A donner un spectable un peu moins détestable.

Je connois le Public. Il est malin, cruel ;

Il aime à voir couler la bile avec le fiel.

Quittez tout autre goût, embrassez la Critique ;
Armez-vous de ses traits ; devenez satyrique.
Ce genre a trouvé du crédit ;
On l'a rendu facile : Il y faut moins d'esprit.

LE BON-SENS.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amere ;
Instruisoit les Auteurs, sçavoit les redresser ;
Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors, elle pouvoit briller sur le Téâtre :
Mais son utilité n'a point duré long-tems ;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre ;
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

LA FOLIE.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire ?

LE CRITIQUE.

Qu'importe que l'on nuise aussitôt qu'on fait rire ?
Tombez sur ce peuple d'Auteurs,
A qui l'appas du gain & la fainéantise
Font apporter ici sottise sur sottise,
Dont ils sçavent trop bien empaumer les Acteurs ;
Aidez-les à se faire une guerre cruelle ;
Empoisonnez encor leur haine mutuelle,
Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer ;
N'épargnez à pas un la plus forte satyre ;
Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire
De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

LE GENIE.

En suivant votre avis....

LE CRITIQUE.

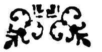
Vous ne pouvez mieux faire.

LE GENIE.

Je serai donc sûr de plaire ?

LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi, ce qne je vous en dis,
C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.



SCENE V.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

L'ADMIRATEUR.

CEtte guerre d'Aureurs auroit bien ſon mérite.

LA PRECIEUSE.

Vous mocquez-vous des Spectateurs ?
Quoi? Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs ?
Ces ſujets ſont trop bas. Le Public vous en quitte,
Génie, élevez-vous à des objets plus grands.
Prenez le ton Philoſophique ;
Ajuſtez la Métaphiſique
A l'uſage du ſexe & des honnêtes gens ;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui ſes échaſſes ;
Mais ne lui donnez pas des allures trop baſſes,
Ayez le badinage abſtrait & clair obſcur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuſcule.
Faites-vous deviner, vous plairez à coup sûr,
Ayez pour votre langue un peu moins de ſcrupule ;
Oſez-en diſpoſer comme de votre bien :
Pour dire ce qu'on veut, c'eſt l'unique moyen.
D'heureuſes libertés ſont bien recompenſées.
Soyez manieré dans vos réflexions ;
Et toujours imprévû dans vos expreſſions.
Agencez votre ſtyle à l'air de vos penſées.

L'ADMIRATEUR, *battant des maint.*

Ah ! Miracle !

LE BON-SENS.

Monſieur entend apparemment
Ce jargon-là tout couramment ?

L'ADMIRATEUR.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

LA FOLIE.

Hé! Mais rien n'eſt plus clair. Je ne pourrois mieux dire.

(*Au Bon-Sens.*)

Oh! Vous hauſſez l'épaule à tout ce que l'on dit.
Ce langage n'eſt pas le vôtre ;
C'eſt celui de l'eſprit. Quiconque en parle un autre ;
Encanaille à la fois ſa langue & ſon eſprit.

LE GENIE, (*au Bon-Sens.*)

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

LE BON-SENS.

La nouveauté du genre a d'abord ébloüi ;
Mais le charme eſt évanoüi.
La raiſon a repris ſon ancien langage ;
Et c'eſt celui de vos ayeux ;
Il doit être pour vous auſſi bon que pour eux.

LA PRECIEUSE.

J'en appelle.

LE GENIE.

A qui donc ?

LA PRECIEUSE.

Au Bon-Sens.

LE GENIE.

C'eſt lui-même.
Qui vient de décider.

LA PRECIEUSE.

Votre erreur eſt extrême.
Je m'y connois : ce n'eſt plus lui.
Iſméne ouvre ce ſoir, ſon cercle Académique.
On doit en ma faveur y relire aujourd'hui
Une Piéce d'un goût Métaphyſi-comique ;
C'eſt de l'eſprit tout pur, paſſé par l'alambic ;
Trop fin pour le goût du Public ;
Le Bon-Sens ; mais je dis le Bon-Sens véritable.

LE BON-SENS.

Vous verrez que nous ſommes deux.

La

LA FOLIE.

Autant que de Publics ; cela n'eſt pas douteux.

LA PRECIEUSE.

Il y ſera, vous disje, & ce Juge équitable
Approuvera mon goût, & me rendra raiſon
De l'accueil ſi bourgeois qu'on me fait en ſon nom.

SCENE VI.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS

LA bonne connoiſſeuſe !

LA FOLIE.

Allez, ma chere amie,
J'aurai ſoin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi, l'on ſatisfait aiſément mes deſirs.
Je ſuis de tous les goûts & de tous les plaiſirs.
J'ai pour tous les Auteurs une eſtime infinie :
Je ne ſiflai jamais aucun d'eux de ma vie.
Tout homme qui s'adonne à divertir autrui.
Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.
Auſſi malgré ma femme, & ſes façons mauſſades,
J'en ai toujours ſans vanité
Chez moi deux ou trois accolades,
A l'heure du dîner, pour leur commodité ;
Mon Cuiſinier fait des merveilles.
Ces Meſſieurs, à leur tour, enchantent nos oreilles.
Ainſi . . . .

LE GENIE.

De vos avis on ſe paſſera bien.
Quiconque admire tout, ne ſe connoît à rien.

SCENE VII.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE'. LE PETIT MAITRE.

LE PETIT MAITRE.

JE viens tard ; excusez. Je me sauve au plus vîte.
(*à la Folie.*)
Déesse, vous voila ! Je vous en félicite.
Je vous trouve par tout où l'on trouve quelqu'un.
(*Montrant le Bon-Sens.*)
Quel est ce visage importun ?
Je n'ai vû sa figure en aucun lieu du monde.
Cela sent son Poëte une lieuë à la ronde.

LA FOLIE.

C'est toute une autre espece, un Estre de raison.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaison.

LE PETIT MAITRE.

Qu'on nomme ?

LA FOLIE.

Le Bon-Sens.

LE PETIT MAITRE.

Oui, je me le rapelle.

LE BON-SENS.

C'est du plus loin.

LE PETIT MAITRE.

Quelle nouvelle ?
Hé bien ! Qu'a-t-on conclu ?

LE GENIE.

Rien encore entre nous.

LE PETIT MAITRE.

Qu'attend-on ?

LE GENIE.

Votre avis

LE PETIT MAITRE.

Soit.

LE GENIE.

D'abord aimez-vous?

LE PETIT MAITE.

Beaucoup.

LE GENIE.

La Comédie?

LE PETIT MAITRE.

Oui, quand elle est meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer?

LE PETIT MAITRE.

Le monde & l'assemblée.

LE GENIE.

Mais....

LE PETIT MAITRE.

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GENIE.

C'est-là tout ce qui peut vous attirer ici?

LE PETIT MAITRE.

Oui, l'affluence m'est tout ce qui m'est nécessaire,
Je jette, en arrivant, un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir.
Si quelque femme d'importance,
Fiére d'être à la Cour un peu sur le trotoir,
Veut éluder ma révérence,
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil
J'usqu'à me saluer : Je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt, & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'apperçoit.
Je me leve, on me rend le salut qu'on reçoit;
Cela fait un coup de théâtre.

LE GENIE.

Et la Piéce?

LE PETIT MAITRE.

Elle va son train, & moi, le mien.

LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & d'en suivre l'intrigue

LE PETIT MAITRE.

L'intrigue! Ah! palsambleu, l'Auteur peut arranger
La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingts femmes differentes,
A qui, de loge en loge, on va faire sa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour,
La Piéce est aux abois; le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors?...

LE PETIT MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire?

LE PETIT MAITRE

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots....

LE GENIE.

Qui sont?

LE PETIT MAITRE.

Divin, ou detestable.
Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GENIE.

Ah! Je vous reconnois pour être d'un Pays,
Où d'abord on sçait tout, sans avoir rien appris.

LE PETIT MAITRE.

Enfin, les spectables que j'aime,
Sont ceux où la presse est extrême.

LE GENIE.

Pour l'attirer ici, sçavez-vous un moyen?

LE PETIT MAITRE.

Parbleu, rien n'est plus simple.

LE GENIE.

Hé bien?

LE PETIT MAITRE.

Les nouveautez sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,
Ne nous donnez jamais que des Piéces nouvelles ;
Affichez-les d'abord pour la derniere fois ;
Prenez double, rendez vos plaisirs impayables ;
Exceptez le Partere. Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est du reste à quoi je conclus.

SCENE VIII.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE'.

LA FOLIE.

Voilà bien des Publics qui passent en revûë.
Vous voyez qu'à la Ville aussi-bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continuë.

LE BON-SENS

Peut-être que j'aurai mon tour.

LE GENIE *à l'Homme sensé.*

Passons à vous, Monsieur.

L'HOMME SENSÉ.

Moi, sur cette matiere
Je n'ai qu'un foible usage, & fort peu de lumiere.
Je pourrois me tromper.

LA FOLIE.

C'en est le pis aller.
Cela ne doit jamais empêcher de parler.
Comment? Vous rougissez?

L'HOMME SENSÉ.

J'ai lieu d'être timide.

LA FOLIE.

On pense mal des gens qui n'osent dire un mot.

LE BON-SENS

Souvent il n'en faut qu'un pour paſſer pour un ſot.

LA FOLIE.

Bon, bon, dites toujours.

L'HOMME SENSÉ.

Jamais je ne décide.

LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher ?

L'HOMME SENSÉ.

J'écoute ce qu'on dit ;
Et je tâche au ſurplus de le mettre à profit,

LE BON-SENS.

(à part)
Cet homme, par hazard, ſeroit-il raiſonnable ?
Jaime ſa retenuë, & ſa timidité.
Quand on compte ſi peu ſur ſa capacité,
On ne dit jamais rien qui ne ſoit convenable.

L'HOMME SENSÉ.

Je vais, puiſque vous l'exigez,
Dire à peu près ce que je penſe :
Mais ce ſera ſans conſéquence.
Ce ne ſont que des préjugés.

LE GENIE.

Sur le théâtre, enfin, que faut-il vous produire ?

L'HOMME SENSE'.

Je cherche à m'amuſer ; encor plus à m'inſtruire.

LA FOLIE.

A s'inſtruire ! Cet homme eſt de mauvaiſe foi.

L'HOMME SENSE'.

Le vrai, le naturel ont des charmes pour moi.
Renvoyez aux Forains ces folles rapſodies,
Que l'on veut bien nommer du nom de comédies ;
Qu'on ne voit qu'une fois, que jamais on ne lit,
Où l'eſprit & le cœur ne font aucun profit.
Quoi ! Nous aurons toujours des farces ſurchargées ?
Une intrigue couſuë à des Scenes brochées ?
Des ſuppoſitions, des caracteres faux,

Abſurdes, indécens, chargez outre meſure ;
Des portraits inventés, dont jamais la nature
N'a fourni les originaux ?
Hé quoi ? Dans le ſiécle où nous ſommes,
Qu'elle néceſſité d'imaginer des hommes !
De pouſſer leur folie au ſuprême dégré !
C'eſt aſſez des travers que chacun d'eux ſe donne.
Peignez-les tels qu'ils ſont. Un ridicule outré
Fait rire, & cependant ne corrige perſonne.
Je m'explique peut-être avec témérité.
Bien d'autres cependant oſent penſer de même ;
Toutefois je n'en tire aucune autorité.
A vos déciſions, je ſoumets mon ſyſtême.

SCENE IX.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LE BON-SENS.

AH ! Je le reconnois à ce diſcours ſenſé.
Le voilà ce public que j'avois annoncé,
A qui par préference, il faut chercher à plaire.

LE GENIE.

Que ne m'eſt-il permis d'y borner tous mes ſoins ?

LA FOLIE.

Lui ? C'eſt un franc Viſionnaire,
Et, de tous les Publics, celui qui vaut le moins ;
Car il eſt ſérieux. Avec la multitude
On ne gagne ſouvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je ſerai votre appui.
Laiſſez-moi ſur la Scene un ſouverain empire ;
Surtout que le Bon-Sens pour jamais ſe retire :
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.
A ce prix, j'entreprends d'entretenir Thalie,
Et Melpomene encor, par-deſſus le marché.

LE GENIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je ſuis trop attaché.

Mais souffrez qu'avec lui je vous reconcilie.
Cet accord vous convient, & seroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui, moi? Que je m'unisse avec un raisonneur,
Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire,
Dont le but est d'apprendre à se passer de rire?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Ecarte le plaisir qui vient s'offrir à lui?
Le fléau de tous ceux qui deviennent sa proye?
Qui dispense à regret, & mesure la joye
Que je répands à pleines mains?
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

LE GENIE.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

LA FOLIE.

Entre nous, en un mot, il faut se déclarer.

LE GENIE.

Je n'oserois vous séparer.
Son secours m'est utile, & j'ai besoin du vôtre.

LA FOLIE.

Hé bien? Eprouve donc sa persécution,
Insensé; je te livre à sa direction.
Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres,
Encor plus ennuyez que des Mânes plaintifs,
Epars sur les rivages sombres,
Rappelleront ici les plaisirs fugitifs:
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.
A commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le Temple de l'ennui.
Tu finiras par mettre écriteau sur la porte.

SCENE X.

SCENE X.

LE GENIE, LE BON-SENS.

LE GENIE.

CEtte prédiction pourroit bien s'accomplir.
Je crains qu'elle aille s'établir ......

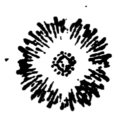
LE BON-SENS.

Laissez, laissez aller cette folle immortelle :
On peut ici se passer d'elle.
Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.
Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire
Pour quelque tems encore assurent votre gloire.
Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.
J'en sçai qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace;
Et je vais les encourager.

SCENE XI.

LE GENIE *seul.*

JE suis au dépourvû. Que faut-il que je fasse?
La Folie en tout tems, est bonne à menager.



SCENE XII.

THALIE LE GENIE.

LE GENIE.

DÉesse, vous voyez mon embarras extrême.

THALIE.

Oui; le Public n'est pas d'accord avec lui-même.

LE GENIE.

J'ai reçu vingt avis tous differens entr'eux :
Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

THALIE.

Il faut pourtant le suivre.

LE GENIE.

Où prendrez-vous des piéces ?

THALIE.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

LE GENIE.

Oui : mais en attendant l'effet de ses promesses,
Je n'ai rien à donner.

THALIE.

Hé bien ? Faute de mieux ;
Prends cette comédie.

(Lui presentant un manuscrit.)

LE GENIE.

Est-ce une bonne aubeine ?

THALIE.

C'est l'essai d'un Auteur que je connois à peine.

LE GENIE.

Tant pis.

THALIE.

Au bas du Pinde on m'a fait ce présent.

LE GENIE.

Si c'en est un.

THALIE.

Peut-être. Et je n'ose à present
Jurer de rien, en fait d'ouvrage,
Le Public qu'on prévient, refuse son suffrage.
Entre nous, celui-ci me paroît hazardeux.
Je ne sçai; j'y voudrois une fable mieux faite,
Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

LE GENIE.

Allons, prenons toujours; les tems sont malheureux.

Fin du Prologue.



LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LEONORE.

DAMON, amant de Léonore.

GERONTE, oncle de Léonore.

ORPHISE, femme de Geronte.

FRONTIN, valet de Damon.

NERINE, suivante de Léonore.

La Scene est dans une maison de Campagne de Geronte.



LA FAUSSE ANTIPATHIE
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.


TON Maître & ma Maîtresse auroient bien dû s'aimer.
C'est lui....

FRONTIN.

C'est elle....

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN.

Qui devoit l'enflammer.
Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour suit la folie.
On veut qu'une Maitresse ait l'air vif, semillant ;

Un peu moins de bon ſens, un peu plus de brillant.

NERINE.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reſte;
L'état de Léonore eſt cruel & funeſte.
Frontin, toute ſa vie, eſt ....

FRONTIN.

Défiez-vous-en;
L'hiſtoire d'une femme eſt toujours un roman.

NERINE.

Oui. Le ſien commença par un ſot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage,
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéïr, & marcher à l'autel:
Mais, en ſortant du Temple, un jeune téméraire,
A qui, ſans le ſçavoir, elle avoit trop ſçu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua ſon époux,
L'obligea de ſe battre, & tomba ſous ſes coups.
Pour dérober ſa tête à l'injuſte pourſuite
D'un ennemi puiſſant cet époux prit la fuite.
Léonore auſſitôt ſaiſit ſa liberté;
Et s'enfuit en ſecret dans un Cloître écarté,
Sous ce nom inconnu qu'elle conſerve encore.
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.
Geronte apprit enfin notre azyle ſeret,
Et vint nous apporter ....

FRONTIN.

Un brevet de veuvage?

NERINE.

Oui. Nous vîmes la fin d'un ſi long eſclavage.
Cet oncle genéreux nous retira chez lui.

FRONTIN.

Mais je ne vois point là tant de ſujet d'ennui;
Car Léonore eſt veuve, & dans le plus bel âge.

NERINE.

Douze ans d'abſence ont mis tous ſes biens au pillage:
C'eſt pour les recueillir, ou du moins leurs débris,
Que Geronte eſt allé faire un tour à Paris.

S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites,
Voi l'état malheureux où nous serons réduites.
Geronte a pour sa niéce une tendre amitié ;
Mais tu sçais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra, peut-être. Est-il enfer plus rude
Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, & jamais du prochain,
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain ?
Joint à l'humeur d'Orphise un sujet infaillible,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible :
Elle a, d'un premier lit, une fille à pourvoir.

FRONTIN.

Ceci m'ouvre l'esprit ; & je crois entrevoir....
Que je n'étois qu'un sot.... Oui.

NERINE.

Cela peut bien être.

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître ;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette terre ici près,
Tu sçais que le Château n'étoit pas praticable ;
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable....

NERINE.

Oui, je sçai qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Geronte, en attendant, s'en vint nous accueillir ;
Et, comme un bon voisin, nous offrit un azile.
Nous vînmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque tems en état d'y loger :
Mon Maître cependant paroît n'y pas songer.

NERINE.

Ta remarque est juste. Oui... Mais la fille d'Orphise.....

FRONTIN.

Julie ? Ah ! Si mon Maître en avoit l'ame éprise,
Son amour oseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fiere ; & sa fierté nous perd.

NERINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.

J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent.

NERINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit.

SCENE II.

NERINE *seule.*

TOut ce que ma mémoire à présent me rappelle;
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

SCENE III.

LEONORE, NERINE.

NERINE.

VOus m'avez appellée?

LEONORE.

Oui. Je voulois sortir;
Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi, l'on ne sçait plus désormais où te prendre.
Tu sembles te lasser de l'état où je suis;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NERINE.

J'étois avec Frontin, puisqu'il faut vous le dire;
Je lui parlois de vous.

LEONORE.

Je sçai ce qui l'attire.

NERINE.

Nous disions que Damon auroit dû vous aimer;

Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

LEONORE.

Tu n'es pas raisonnable.

NERINE.

Il seroit trop à plaindre.

LEONORE.

Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant....

NERINE.

Oui, je croyois d'abord
Que Damon vous aimoit; Madame, j'avois tort.

LEONORE.

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifference?

NERINE.

Si l'on aimoit encore, ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
A present une intrigue est bientôt décidée.
On ne se donne plus le tems d'être enchaîné:
L'amour prend son essor aussitôt qu'il est né.
Dès qu'on aime, on en fait un récit infidele;
On éxagere un feu qui n'est qu'une étincelle;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la Ville & la Cour.
La sotte vanité conduit tout le mystere;
Et la fatuité l'empêche de se taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainsi nous nous trompions... Cela vous fâche un peu?

LEONORE.

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnuë
Pour être, en ma faveur, follement prévenuë?

NERINE.

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent.
Non, ma chere Maîtresse, il est extravagant,
Insoutenable.

LEONORE.

En quoi?

NERINE.

C'est que Damon vous aime?

LEONORE.

Mais accorde-toi donc, Nérine, avec toi-même.

NERINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'embarras.

LEONORE.

Tu viens de me prouver . . .

NERINE.

Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce siécle on voit naître.
Quoi? Parce que l'on n'est ni fat, ni petit-maître,
On ne peut vous aimer? L'obstacle est imprévu.

LEONORE.

Par où peux-tu juger . . . .

NERINE.

Par tout ce que j'ai vû.

LEONORE.

Mais encore, quoi donc?

NERINE.

Premierement, vos charmes.

LEONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NERINE.

J'ai démêlé, vous dis-je, à travers ses respects,
Des soupirs étouffés, des regards indirects,
Un silence pénible, autant qu'involontaire,
Des desirs, des égards, du trouble, du mystere,
Un interêt secret, un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme
De l'amour; &, de plus, un amant honnête-homme.
J'ai vû bien plus encore.

LEONORE.

Acheve; dis-moi tout.

NERINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LEONORE.

Ah! C'est trop voir. Finis; je ne veux plus t'entendre..
Je te défends.. Hélas! Que puis-je lui défendre?
Quoi? De foibles attraits flétris par les douleurs,
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs,
Pourroient causer encore une foiblesse?

NERINE.

Et surtout à l'objet pour qui l'amour vous blesse!
Car il faut vous aider.

LEONORE.

Nerine, tu me perds.

NERINE.

De quoi m'accusez-vous? Croyez que je vous sers.
Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.
Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie.

LEONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
A peine j'achevois ma premiere saison,
On me tira du Cloître; & j'entrai dans le monde,
Avec les préjugés dont la jeunesse abonde.
Une mere absoluë, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix.
Je me prévins d'abord. Mon dépit fut extrême.
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même.
Je croyois mériter du moins quelques soupirs:
Mais, loin de s'abaisser à flatter mes desirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevûë.
Je fus au Temple; & là sans détourner la vûe,
Victime dévoüée au cruel interêt,
On me fit malgré moi, prononcer mon arrêt.
Quel hymen! Ou plutôt quelle union fatale!
L'aversion, sans doute, entre nous fut égale.
En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis; & mon époux mourut.

Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans doute l'hymen, mon devoir, & le tems,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux sentimens.

NERINE.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.
Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde
Au sujet de Damon, il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LEONORE.

Peut-être que sa fille ....

NERINE.

Et! souffrez qu'on vous dise.
Mais on vient.

LEONORE.

C'est, sans doute, Orphise que j'attends!

NERINE, *à part.*

Le diable qui l'améne a bien mal pris son tems.

SCENE IV.

ORPHISE, LEONORE, NERINE.

ORPHISE.

(à Nerine.)

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adresse;
J'aurai besoin de vous, & de votre Maîtresse.
(à Léonore.)
Madame, vous sçavez qu'autant que je le puis
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fille & vous tout mon cœur se partage.
J'espére que Géronte en fera d'avantage;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens usurpez.

Si par malheur enfin ses soins étoient trompez,
Vous deviendrez, Madame, une seconde fille,
Que la fortune aura mise dans ma famille ;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NERINE, *à part.*

Que diantre signifie un exorde si doux ?

LEONORE.

Madame....

ORPHISE.

Je prévois ce que vous m'allez dire.

LEONORE.

Ma reconnoissance....

ORPHISE.

Est telle que je désire.

LEONORE.

De grace....

ORPHISE.

Epargnez-vous de vains remercimens.
C'est tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

LEONORE.

Souffrez....

ORPHISE.

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige ;
Damon va nous quitter. Et c'est ce qui m'oblige
A venir vous prier d'empêcher son départ.

LEONORE.

Pour vos moindres desirs il aura plus d'égard.

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois, sans être compromise,
Que vous employassiez ici votre entremise.

LEONORE.

Madame, sur Damon ai-je assez de crédit ?..

ORPHISE.

Assez, pour l'amener au point dont il s'agit.
J'ai des desseins secrets qu'il faut que je vous dise ;
Connoissez-vous Damon ? Parlez avec franchise.

LEONORE.

Je le crois honnête homme,

ORPHISE.

Oh! Je n'en doute pas.
Le myſtere a pour lui de furieux appas.
Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente.
Il eſt d'une reſerve incivile & piquante.

LEONORE.

En quoi, Madame ?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits.
Il eſt homme de guerre, & n'en parle jamais.

LEONORE.

Tous ſes pareils devroient imiter ſa prudence.

ORPHISE.

Quand on eſt noble, on peut en faire confidence.
Il ne cite jamais ni lui, ni ſes ayeux.

LEONORE.

Ceux qui ſont autrement ſont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on eſt riche, eſt-il naturel qu'on s'en cache ?
Le premier avantage eſt que chacun le ſçache.

LEONORE.

Il n'appartient qu'aux ſots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainſi vous approuvez ſa ſingularité ?
Tant mieux. Du reſte, il eſt homme aſſez ſociable.
Je crois qu'on en peut faire un mari fort paſſable.

(Léonore ſoupire.)

Plaît-il ?

LEONORE.

(à part.)

Rien. Ciel ! De quoi va t-elle me prier !

ORPHISE.

J'ai, comme vous ſçavez, ma fille à marier,
Et ce ſeroit me faire un plaiſir véritable
De ſçavoir ſi Damon eſt un parti ſortable.
En ce cas, agiſſez, Madame ; ſervez-nous,
Comme on vous ſerviroit ; faites comme pour vous.

NERINE.

NERINE.

Sans doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux, de votre main l'accepter pour mon gendre.
Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
Je sors; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
Vous ne mettrez en jeu ni moi, ni la future.

LEONORE.

En vérité, Madame....

ORPHISE.

En pareille avanture
Il faut avec adresse employer les détours.
Tout homme qu'on recherche en abuse toujours:
Se rencherit d'abord, sans valoir davantage;
Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait,
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice:
Nous nous avilissons, si nous sentons leur prix;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

SCENE V.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

Nerine.

NERINE, *riant*.

Ah! Rien n'est plus risible.
Orphise vous procure un moyen infaillible.
De vous servir vous-même, en servant ses desseins.
Voilà des interêts remis en bonnes mains.

LEONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle!
Je ne puis y songer ni pour moi, ni pour elle.

Oui, cette occasion n'est qu'un piége fatal.
Je m'exposerois trop, je la servirois mal.
Laissons aller Damon, il faut que je l'évite.
Imagine une excuse, & reçois sa visite.

NERINE.

Quel danger courez-vous? Quoi! Vous n'osez saisir
La seule occasion qui peut vous éclaircir?

LEONORE.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NERINE.

A ne point voir Damon, ne vous obstinez plus.
Que pourroit-il penser d'un semblable refus?
Cette affectation seroit plus dangereuse.
D'ailleurs, Madame Orphise en seroit furieuse.
Madame, il faut ceder à la nécessité.
Mais j'apperçois Damon.

LEONORE.

Que ne l'ai-je évité!

SCENE VI.

DAMON, LEONORE, NERINE.

(Damon fait deux ou trois révérences, avance, recule, & paroît deconcerté.)

NERINE *à part.*

QUe deux amans sont sots, quand ils sont en présence!
Il faut que je les aide à rompre le silence.
(à Damon.)
On dit que vous allez chercher en d'autres lieux
Une societé qui vous amuse mieux.

DAMON *à Léonore.*

L'ennui n'habite point un séjour où vous êtes.

Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes..

NERINE.

Quoi ! Vous partez, Monsieur ?

DAMON *à Léonore.*

Oui, Madadame, je fuis ;

Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis.

NERINE.

Si la maison vous plaît ?

DAMON *à Léonore.*

Que trop !

NERINE.

Hé ! Qui vous presse ?

DAMON *à Léonore.*

Mon honneur, ma raison, le danger, ma foiblesse ;
Votre repos, enfin.

LEONORE.

Mon repos, dites-vous ?

DAMON *à Léonore.*

Ah ! Madame, daignez m'écouter sans courroux.
N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.
Oui, pour votre repos, ma fuite est nécessaire.
Orphise dans ces lieux cherche à me retenir ;
Et c'est ce qui m'a fait resoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible ;
Sa bonté m'est à charge, & vous seroit nuisible.

NERINE.

Quoi ! Vous sçavez déja le bien qu'elle vous veut ?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non, jamais on ne peut
Avec plus de mystere, être plus indiscrette.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LEONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi ! Ses attraits naissans n'ont pû vous enflammer ?

DAMON.

Ah ! Tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NERINE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

DAMON.

Non. J'échape à ses charmes.
Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise, avec raison, n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne.
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisez à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LEONORE.

Vous le voulez? Il faut approuver votre zele.

NERINE.

Allez, Monsieur, allez où l'amour vous appelle.

DAMON.

De quoi, m'accusez-vous? Je m'exile chez moi.
D'ailleurs, si quelqu'objet me tenoit sous sa loi,
Hélas je n'aurois point de retour à prétendre;
Mon cœur s'entretiendroit dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

NERINE.

Tenez, Monsieur, J'ai peine à croire au merveilleux:
Tant de discretion est hors de vrai-semblance.

LEONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence,
Puisque vous nous quittez, vous avez vos raisons.

DAMON.

Moi, des raisons? Je vois vos injustes soupçons.
Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.
Si vous sçaviez combien cette erreur m'est cruelle!...
Puisque vous m'y forcez, apprenez mon état.
Si j'aimois, mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroit un outrage,
Qui deshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé! Que me serviroit le plus tendre retour?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

LEONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Je le suis. Mais enfin
Un prompt évenement peut changer mon dessin.

NERINE.

Partez, Monsieur, partez ; vous ne pouvez mieux faire.

LEONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

(*à part.*)

Madame, j'obéis. J'espere un prompt retour.

SCENE VII.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

Il est donc marié ? ... Que devient mon amour ?
Nérine, je l'aimois . . . . . Sa présence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flaté ?
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai-je pû contenir ma colere trop prompte ?
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NERINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit ?
Qu'un prompt évenement peut changer sa fortune ?

LEONORE.

Ah ! Ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez . . . Va chercher l'épouse de Geronte.
De tout ce qui se passe, il faut lui rendre compte.

Pour ne plus voir Damon, qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.

SCENE VIII.

FRONTIN, NERINE.

FRONTIN, *tenant un paquet de papiers.*

AH! te voilà, Nérine! Enseignes-moi mon Maître.

NERINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître.
Ton Maître est marié, tu m'en fais un secret?

FRONTIN.

Si j'en sçais rien, je veux être étranglé tout net.
Mon Maître est un sournois comme on n'en trouve guéres:
Oui, je crois que le diable est son homme d'affaires.
Je le trouvai jadis en Païs étranger:
Il n'a depuis ce tems, cessé de voyager.
Ce n'est que depuis peu que nous sommes en France.
Il n'a fait, que je sçache, aucune connoissance;
Si ce n'est chez Geronte, où tu sçais bien comment
Il n'a pû refuser de prendre un logement.
Oh! s'il est marié, ce que je ne puis croire,
Ce n'est pas de mon bail: C'est quelque vieille histoire....
Bon! Il n'a point de femme appartenante à lui;
Partout il a roulé sur le compte d'autrui.

NERINE.

C'est un fait. D'où viens-tu?

FRONTIN.

Je viens, à toute outrance,
De chez cet avocat ici près en vacance;

J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès ;
Mais à la fin....

NERINE.

Ton Maître a-t-il quelque Procès ?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sçai point quelle est leur manigance.
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,
En me disant, » Voilà votre Maître en repos.... »
Mais, à quoi rêves-tu ?

NERINE.

C'est à certains propos...
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante ?

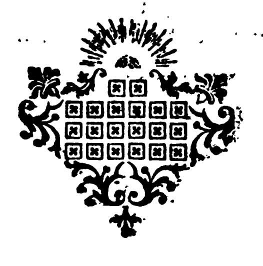
FRONTIN.

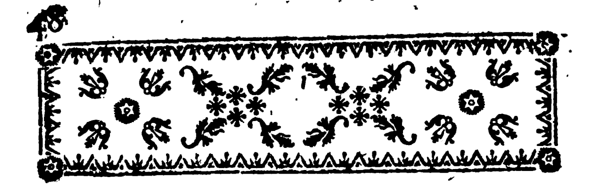
Oui, si j'étois sorcier. Ah ! L'enquête plaisante !

NERINE.

Ah ! Tu n'es bon à rien. Va-t'en, sans differer.
seule.
Je ne sçai pas pourquoi j'ose encore esperer.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

DAMON est-il parti ?

NERINE.

Sans doute qu'il doit l'être.

LEONORE.

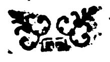
Orphise ne vient point ?

NERINE.

C'est qu'elle sçait peut-être
Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas ...
La voilà justement.

LEONORE.

Ne m'abandonne pas.



SCENE II.

ORPHISE, LEONORE, NERINE.

ORPHISE, *à Léonore*.

MAdame, en vérité, vous êtes admirable;
Une personne unique, une femme adorable.

LEONORE.

Des noms aussi flateurs ne me conviennent point:
Et vous me surprenez, Madame, au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reste enfin, grace à votre entremise;
Si je le sçais déja, n'en soyez pas surprise.

LEONORE.

Madame, excusez-moi .....

ORPHISE.

Ses gens l'ont dit aux miens;
Les Valets sçavent tout; c'est d'eux que je le tiens.
Vous me voyez sensible, on ne peut d'avantage.
Allons, Madame, il faut achever votre ouvrage.

LEONORE.

Mon ouvrage?

ORPHISE.

Quoi donc?

LEONORE.

Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ?

LEONORE.

Il vous plaît le croire.

ORPHISE.

Et de plus, j'en suis sûre.

LEONORE.

Madame, il n'en est rien.

ORPHISE.

Comment ?

LEONORE.

Non, je vous jure.

ORPHISE.

Damon reste pourtant; les ordres sont donnez.

LEONORE.

Cela peut-être vrai; mais vous me l'apprenez.

ORPHISE.

Quoi, véritablement ?

LEONORE.

Je vous le certifie.

Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

J'en ai l'ame ravie,

Vous n'avez point écrit ?

LEONORE.

Encore moins.

ORPHISE.

Tant mieux.

Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.
Ma fille, j'en suis sûre, en a tout le mérite.
Damon ne peut quitter un séjour qu'elle habite.
Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplait,
Il faut vous dispenser d'y prendre d'intérêt.
Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,
N'aime guére à jouer un second personnage.
Elle voudroit que tout lui devint personnel;
Etre l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles;
Plaire, à l'exclusion de toutes ses pareilles;
N'en reconnoître aucune, & dominer par tout.
A votre âge, Madame, on est fort de ce goût

LEONORE.

Oui, je sçai qu'une femme aime un peu trop à plaire;
C'est de l'âge où je suis, la foiblesse ordinaire.
Dans l'arriere-saison on ne fait qu'en changer;
Du monde qui nous quitte on cherche à se venger;

Du plaisir qui nous fuit, dés défauts qu'on regrette,
Ausquels on voudroit bien être encore sujette.
Alors, par désespoir & par nécessité,
On se masque; l'on prend un air d'autorité;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être;
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.
L'esprit de charité paroit une foiblesse;
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse:
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.
Un mot vous suffira, pour voir quel intérêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'est.

LEONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera? Pourquoi donc, je vous prie?

LEONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon! Que me dites-vous? Le traître est marié?

LEONORE.

En secret.

ORPHISE.

Avec vous?

LEONORE.

Non, je vous en assure.
Ainsi, vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah! L'énigme est assez facile à deviner.
Damon devoit cesser de nous importuner.
Il n'est point retenu par moi, ni par Julie;
Et cependant il reste.

LEONORE.

Ah! Qu'elle calomnie!

SCENE III.

LEONORE, NERINE,

LEONORE.

Je n'y sçaurois tenir; je suis au désespoir.
Quel trait injurieux! En est-il un plus noir?
Il reste; je l'ignore; & l'on m'en fait un crime:
Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

NERINE.

Vous connoissez Orphise, & sa malignité.

LEONORE.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité,
Et qu'on m'imputeroit la derniere bassesse?
Nérine, quelle horreur! On me croit la maîtresse
D'un homme marié?

NERINE.

Ce trait est inoüi.
Une prude jamais n'a bien pensé d'autrui.

LEONORE.

Que vais-je devenir? Le bruit va s'en répandre.
Orphise va le dire à qui voudra l'entendre.

NERINE.

Et l'on n'en croira rien.

LEONORE.

Ah! Quelle est ton erreur?
C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,
Elle passe aussitôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable,
On n'examine rien; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

NERINE.

Je ne m'étonne plus si tant d'infortunées
Se plaignent, tous les jours, d'être à tort condamnées,
Je vois bien à présent qu'une femme d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur,

LEONORE, *avec vivacité.*

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie?

NERINE.

Moi, vous trahir, Madame? En quoi, je vous supplie?

LEONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ses adieux:
Cependant il s'obstine à rester en ces lieux.
N'aurois-tu point parlé?

NERINE.

Nullement, je vous jure.

LEONORE.

Je ne sçai que penser; je ne sçais que conclure.
Me serois-je oubliée?... Auroit-il deviné?
Dis-moi, par quel motif il s'est determiné?
Après tant de respect, d'où lui vient tant d'audace?
Il faut donc m'éloigner, il faut que je me chasse.
Mais il devinera que c'est lui que je fuis.
Il me suivra partout, puisqu'il reste où je suis.
Va le trouver. Di-lui;..... Non, il vaut mieux écrire.
On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire;
Et, toi, tu lui feras remettre mon billet.

NERINE.

Allez.



SCENE IV.

NERINE, *seule.*

JE vais tâcher de trouver ſon Valet.
S'il eſt intelligent, il me pourroit inſtruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

SCENE V.

DAMON *ſeul, & tenant des papiers.*

FAiſons ceſſer enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'appaiſe après tant de débats.
Celle, à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénoüer la chaîne qui nous lie ;
Du moins on ſe fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ſes gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole ; on répond de la ſienne.
Ainſi, dans quelqu'endroit que ma femme ſe tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en ſecret m'ont donné cet eſpoir.
Qu'il m'eſt doux de briſer une odieuſe chaîne !
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine :
Il ne nous manque plus qu'une formalité
Pour achever enfin notre félicité.
En attendant, ceſſons une feinte importune :
Allons à Léonore annoncer ma fortune.
Avant que je lui diſe & mon nom & mon rang,
Pénétrons dans ſon cœur. C'eſt d'où mon ſort dépend.
Voyons ſi mon amour . . . . Mais j'apperçois Nérine.

SCENE VI.

DAMON, NERINE.

DAMON.

PEut-on voir Léonore ?

NERINE.

Ah! Monsieur, j'imagine
que vous révez.

DAMON.

Je veux lui parler un moment.

NERINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Ah! Je vous crois trop sage
Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.
Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grace, annonce-moi.

NERINE.

Je ne le ferai pas.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NERINE.

Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.

(Il jette sa bague à terre.)

NERINE.

Elle n'est pas visible.
En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas.
Que cherchez-vous ?

DAMON.

Ma bague.

NERINE *cherchant la bague.*

Ah ! Je la vois là-bas
Ou je suis bien trompée : Oui, justement c'est elle.
(Elle ramasse la bague.)
C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort belle.
(Elle la rend à Damon.)

DAMON *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; &, puisqu'elle te plaît ;
Profite du présent que le hazard te fait.

NERINE.

Moi, que je la garde ?

DAMON.

Oui. C'est une bagatelle,
Nerine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.
On ne sçauroit prévoir des tours de cette espece.

DAMON.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse,
Tu lui donneras bien un billet de ma part.

NERINE.

Voilà donc l'enclouëure ! Allons, à tout hazard.
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquite.

DAMON.

Je cours te le chercher, je reviens au plus vite.

SCENE VII.

NERINE *seule.*

Je ne sçais, à présent que j'ai le diamant,
Je vois que je me suis oubliée un moment :

Réflechiſſons un peu ſur mon étourderie.
Je devois refuſer cette galanterie.
Mon petit intérêt m'a fait illuſion.
C'eſt la premiere fois . . . Maudite occaſion !
Tu ſçais apprivoiſer l'honneur le plus ſauvage ;
Tu ménes où tu veux la fille la plus ſage.
Sans toi, l'on pourroit l'être avec facilité.
Je ne me croyois pas tant de fragilité.
Cependant, ſi je rends la bague que j'ai priſe,
Je répare une faute avec une ſottiſe.
Damon ne voudra pas reprendre ſon préſent :
Au contraire, il croira qu'il n'eſt pas ſuffiſant.
Il ſera généreux ; je voudrai me défendre ;
Il ne démordra pas, je finirai par prendre :
Voilà pour cet article. Autre reflexion.
Mais comment m'acquiter de ma commiſſion ?

SCENE VIII.

LEONORE, DAMON, *tenant chacun une lettre à la main.* NERINE.

LEONORE *ſortant d'un côté.*
(*à Nerine.*)

Tiens, fais rendre à Damon . . . .

DAMON *ſortant de l'autre côté.*
(*à Nerine.*)

Tiens, donne à ta Maîtreſſe . . à

NERINE *au milieu d'eux croiſant les bras.*

Donnez, je remettrai chacune à ſon adreſſe.

LEONORE, *avec étonnement.*

Damon !

DAMON.

Madame avoit quelqu'ordre à me donner ?

LEONORE.

Vous le deviez attendre ; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.

Une raison heureuse, ou du moins légitime,
Dont je vais vous instruire . . . .

LEONORE.

Epargnez-vous le soin
D'un éclaircissement, dont je n'ai pas besoin.
Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.
Partez, Monsieur, partez ; & cessons de nous voir ;
Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.
C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais . . . .

LEONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah! Madame . . . .

LEONORE.

Damon ose me retenir ?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LEONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance.

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette derniere instance.
Il y va de mes jours. Permettez en partant
Qu'on vous dise un secret, qui peut m'être important.

LEONORE.

Je ne veux rien sçavoir . . .

DAMON.

Hélas! daignez m'entendre.
Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.
Ces soupirs, si long-tems retenus dans mon cœur,

Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.
Moins je l'offense, & plus je ressens que je l'aime.
Je n'ai plus désormais que sa rigueur extrême . . .

NERINE.

Votre épouse n'est plus ?

DAMON *à Léonore.*

Ah ! Ce titre si doux
Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie.
Nous cédons l'un & l'autre à notre antipathie ?
Et ces nœuds que l'hymen avoit désavoüez,
Sont d'un commun accord entre nous dénoüez.

LEONORE.

Quoi ? Vous vous séparez ?

DAMON.

Une heureuse rupture
Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls, ils ont été forcez ;
Notre bouche à regret les avoit prononcez.
Nos cœurs ont reclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restituë & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas ! Mon choix est fait ; & vous devez m'entendre.

LEONORE.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre ?
Et vous croyez, Monsieur, qu'il doit m'interesser ?

DAMON.

Quoi donc ! Ce foible espoir peut-il vous offenser,

LEONORE.

Malgré tout ces détours où votre esprit s'efforce,
Ce que vous m'anoncez est toujours un divorce.
Qui, tel que soit le nom dont vous les colorez,
C'est votre épouse enfin que vous deshonorez.
Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice

D'un coupable abandon fondé sur un caprice.
C'est vous qui l'exigez. Peut-elle y consentir ?
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grace.
Si vous n'aimiez ailleurs... Ah ! n'en esperez rien.
Elle m'accuseroit... Votre cœur est son bien.
Loin de favoriser cette indigne rupture,
Je ne puis profiter de sa triste avanture,

DAMON.

N'appellez point divorce un accomodement.
Qand je consens à rompre un faux engagement,
Une chaine, à tous deux également cruelle,
Ce n'est point un affront; c'est un bonheur pour elle.
Vous n'avez jamais sçu, vous n'éprouverez point
Que le plus grand malheur est celui d'être joint
Au déplorable objet d'une haine invincible.

LEONORE *à part.*

Qu'elle conformité !

DAMON.

Soyez-y donc sensible.
Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle;
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

LEONORE.

Dites-moi donc comment elle a pû vous haïr ?

DAMON

Vous me haïssez bien.

LEONORE.

Ah ! Laissez-moi vous fuir.
Oublions-nous tous deux.

DAMON.

Moi, que je vous oublie ?
Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie,
Qui seule avez trouvé le secret d'enflâmer
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !

Perd-on le souvenir, en perdant l'espérance ?
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
Vous l'apprendrez bientôt ; c'est l'espoir qui me reste.

LEONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste
Cet affreux désespoir.

DAMON.

C'est vous qui le causez.
Ces frivoles raisons que vous me proposez,
Qu'invente contre moi votre délicatesse,
Ne l'emporteroit pas sur la moindre tendresse.
De votre aversion, c'est le plus sûr garant.

LEONORE.

Restez dans votre erreur, & vivez seulement.

DAMON.

Ah ! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre ?
Est-ce pitié ? Seroit-ce un sentiment plus tendre ?
(Il se jette aux genoux de Léonore.)
Léonore, achevez.

LEONORE.

Damon....

DAMON.

Eclaircissez....

LEONORE.

Que vois-je ! Orphise ? Adieu ; fuyez, disparoissez.



SCENE IX.

LEONORE, ORPHISE, NERINE.

NERINE.

(bas à Léonore.)
FErme, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vû m'enchante !

NERINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

En vérité, l'attitude est touchante.
Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un soupçon indiscret.
L'excuse n'a plus lieu.

LEONORE.

Pardonnez-moi, Madame.

ORPHISE.

Vous souffrez que Damon vous parle de sa flâme ?

LEONORE.

Je fais plus ; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié
Que Damon par malheur est déja marié ?
Pour vous, apparament, c'est une bagatelle ;
Ou bien vous m'avez dit une fausse nouvelle.

LEONORE.

Elle étoit vraie alors ; mais tout est bien changé.
D'un malheureux hymen Damon est dégagé.
On va briser sa chaîne ; il me l'a dit lui-même.
Voilà ce qui me fait avoüer que je l'aime :
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.

Je le crois ; ou du moins je cherche à me séduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en instruire.

ORPHISE.

On va briser ses fers ?

LEONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

LEONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté, sans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a sçu nous enflâmer.
C'est une sympathie invincible, absoluë,
Que j'ai d'abord sentie à lapremiere vûë.
Si le même rapport n'eût agi dans son cœur.
Jamais je n'aurois pû survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez, Madame, à de plus grandes peines ;
La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes ;
Il est encor vivant.

LEONORE.

Mon époux est vivant !

ORPHISE.

Oui. C'est ce que Geronte a dit en arrivant.
Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle.
Il étoit tems.

LEONORE.

Il vit, & je suis infidelle !
Grand Dieu ! Dans quelle horreur me précipitez-vous ?

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LEONORE.

Ah ! Vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie,
Que m'inspira l'époux à qui je fus unie.
L'un & l'autre aux Autels nous fûmes entraînez,

L'un à l'autre à regret nous ſumes enchaînez.

ORPHISE.

Une fille aiſément ſe prévient, & s'entête ;
Et veut mal à propos ſe choiſir ſa conquête.
Je ſubis, à votre âge, un hymen plus fâcheux :
J'en ai fait un ſecond plus conforme à mes vœux :
Et bien, je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LEONORE.

Hélas ! Pour éviter une infortune extrême,
A quel triſte moyen n'ai-je pas eu récours ?
Que ne me laiſſoit-on finir mes triſtes jours ?
J'avois paſſé douze ans ignorée & tranquille ;
Devois-je conſentir à quitter mon azyle,
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;
Il ne m'en reſta pas la moindre incertitude.
C'eſt-là ce qui me fit quitter ma ſolitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! Je n'avois point vêcu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoiſonner le reſte.
Damon vint dans ces lieux. C'eſt l'époque funeſte
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut bleſſé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'eſt trop preſſé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flâme importune.
Et d'ailleurs, quelle eſt donc cette grande infortune ?

LEONORE.

C'eſt d'avoir cru pouvoir diſpoſer de mon cœur.
Mais enfin, ſous ce nom, qu'au moins pour mon bonheur
Votre époux a voulu que je gardaſſe encore,
Je peux fuïr à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à préſent paroîtrois-je à ſes yeux ?
Pourrois-je ſoutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouſe infidelle,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'eſt la ſujettion du ſexe infortuné

De périr sous le joug quand il est enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.
Allez, Silvie, allez, retrouver votre époux.
Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.
Aussi-bien que l'amour, l'aversion s'épuise.
D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LEONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars, je fuis ; & je vais en mourir.

SCENE X.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE.

Leonore est en pleurs ? D'où vient qu'elle m'évite ?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Geronte ? Où courez-vous si vîte ?

GERONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment ;
Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Eh ! De grace, un moment.

GERONTE.

A votre appartement, je me suis fait écrire.
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes, pour un époux l'accueil est très-galant ;
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GERONTE

Nous nous retrouverons ; & plutôt dix fois qu'une.
Ne nous imposons point une gêne importune.

Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous sommes,
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes?

ORPHISE.

Autrefois.....

GERONTE.

Est passé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.
Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie.

GERONTE.

C'est quand vous le voudrez.

ORPHISE.

Au sujet de Silvie....

GERONTE.

Eh! Madame, pourquoi l'appeller de ce nom?
Vous avez toujours eu cette démangeaison.

ORPHISE.

Monsieur, c'est que jamais je n'aimai le mystere.

GERONTE.

Vous sçavez cependant qu'il étoit nécessaire,
De peur d'effaroucher des gens interessez
Entre qui tous ses biens se trouvoient dispersez:
Mais c'étoit un secret, & la charge est pesante.

ORPHISE.

L'apostrophe est commune, & même déplaisante.

GERONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Son époux est vivant?

GERONTE.

Ah! D'accord.
Oui, cet homme prétend n'avoir pas été mort:
Il revient, c'est à quoi je ne m'attendois guéres.
Les gens qu'il a chargé du soin de ses affaires,

Ont arrêté les miens, quand j'allois terminer :
Mais d'une autre façon j'ai sçu me retourner ;
Sans paroître autrement, que par mes émissaires ;
J'ai pris les suretez qui m'étoient nécessaires.
Léonore, en tout cas, n'y participe en rien.
C'est de quoi nous allons avoir un entretien ;
Car elle ne sçait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En vérité, j'ai plaint sa fortune cruelle.

GERONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Mais cependant, pour certaine raison,
Il faudra, qu'elle ou moi, sortions de la maison.

GERONTE.

Parbleu, l'alternative est toujours quelque chose.
Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

ORPHISE.

C'est que je me propose
De marier .....

GERONTE.

Ah, ah !

ORPHISE.

Ma fille avec Damon.

GERONTE.

Oui-dà, ce parti-là pourroit être assez bon.
Mais, pour cela, faut-il que je chasse ma niéce ?

ORPHISE.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.
Je n'en dirai pas plus, ni d'elle, ni de lui.
Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GERONTE.

J'entends à démi-mot.

ORPHISE.

Disposez votre niéce
A suivre son époux. J'y compte. Je vous laisse.
Arrangez-vous ensemble ; & faites pour le mieux.

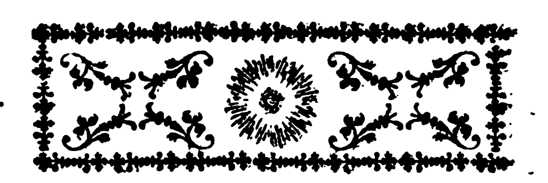
SCENE XI.

GERONTE *seul.*

LEs femmes ont toujours des projets merveil-
leux.
Ma niéce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord, j'ai retiré tous ses biens du pillage.
Son époux, il est vrai, n'est pas mort. Cependant
Je n'en suis pas la cause; & c'est un accident
Qui n'interrompra guére, ou très-peu son veuvage,
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage.
Allons la préparer à cet évenement.
Elle n'espere pas un si bon dénoûment.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE *seule.*

SCachons ce que Geronte aura fait chez sa niéce.
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'interesse
A son hymen, il peut me servir à mon gré.
Damon est Gentilhomme ; il est même titré. ....

SCENE II.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE *sortant de chez Léonore.*

LA femme est une espece à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal ; & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse, elle l'est à l'excès.
Sa sagesse devient un véritable accès,
La modération lui paroît insipide ;
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide ;
Ses moindres mouvemens sont des convulsions,

La vertu, dans son cœur, se change en passions;
Dégénere en faux zele, & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah! Vous voilà, Monsieur, dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flaté.
Une femme, à tout âge, est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne;
Qui n'est, en vérité, convenable à personne.

GERONTE.

Madame, je suis juste, & sans prévention.
J'avois fait jusqu'ici certaine exception....

ORPHISE.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez?

GERONTE.

Une.
Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Pour nous quelle fortune!

GERONTE.

C'est Sivie. Ah! Morbleu, je me trompe de nom.
Son caprice imprévû me trouble la raison.
Diable! Je ne sçai plus ce que je voulois dire.
J'exceptois Léonore; & cela vous fait rire.

ORPHISE *riant.*

C'est votre niéce, à qui vous faisiez cette honneur?

GERONTE.

Léonore, elle-même.

ORPHISE.

Elle a bien du bonheur.

GERONTE.

Oui d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Autant que de sagesse.

GERONTE.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse;

Un travers véritable, un faux rafinement,
Fondé sur le scrupule & sur l'entêtement.
Je m'en vais préparer Damon à sa disgrace.

ORPHISE.

Bon! Je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

GERONTE.

Déja? Mais vous l'avez accablé de douleurs?

ORPHISE.

Il falloit, tôt ou tart, qu'il apprît ses malheurs.
Plutôt on les apprend, plutôt on s'en console.

GERONTE.

J'espere cependant.....

ORPHISE.

Espérance frivole.

GERONTE.

Peut-être que Damon que j'ai fait avertir,
Aura plus de crédit.....

ORPHISE.

Eh! Laissez la partir.
Elle est mariée.......

GERONTE.

Oui.

ORPHISE.

L'affaire est terminée.

GERONTE.

Point du tout. Si ma niéce étoit moins obstinée,
Elle pourroit.....

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.

SCENE III.

GERONTE, ORPHISE, DAMON.

GERONTE *à Damon.*

Venez, Monsieur, venez vous unir avec nous:
La pauvre Léonore... Elle se croyoit veuve.
Eh bien, il n'en est rien; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la flechir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi? vous voulez, Monsieur, la porter au divorce?

GERONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.
Car je n'ignore plus qu'elle vous interesse.
Vous l'aimez?

DAMON.

Je l'adore. A quoi sert ma tendresse?

ORPHISE.

(*à Geronte.*)
Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GERONTE.

Ma foi, sans le sçavoir, je travaillois pour lui.
Quand ma niéce peut rompre une chaîne cruelle,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en train;
Mais le diable jaloux, ou l'esprit feminin,
Ne veulent pas permette une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zéle.

DAMON.

DAMON.

Je m'en consolerai ?

ORPHISE.

Vous serez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non, vous n'en mourrez pas.

GERONTE.

Eh! Madame, tâchez d'être un peu plus tranquile.

ORPHISE.

Vous, donnez un conseil plus sage & plus utile.

GERONTE.

Jettez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GERONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

GERONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi? Voulez-vous deshonorer Silvie?

DAMON.

Moi, la deshonorer ? Enquoi, je vous suplie ?
Ah! Silvie auroit tort de se plaindre de moi.
Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.
Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.
Quand on ne s'aime point, aisément on s'oublie.

GERONTE.

Quand on ne s'aime point ?

ORPHISE.

Pour le coup, je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.

Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible ?
Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravaguons tous.

GERONTE.

Je m'en doutois, Madame,
Ma niéce est cependant l'objet qui vous enflâme ?
L'équivoque des noms a pu nous embrouiller ;
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

DAMON, *à part.*

Mon secret doit ici n'être sçu de personne.
Ce nom m'a fait frémir ; & ce rapport m'étonne.

GERONTE.

C'est peut-être le nom de certaine beauté,
Qui vous a fait, sans doute, une infidelité.

SCENE IV.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE.

LEONORE.

MAdame, à vos avis je rends plus de justice.
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.
Victime d'un penchant devenu criminel,
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel ;
J'allois me dérober au pouvoir légitime
D'un époux, qu'on ne peut abandonner sans crime.

GERONTE.

Ma niéce, en vérité, tous ces grands sentimens
Sont des inventions pour orner des romans.

ORPHISE.

La morale est légere, & ce n'est pas la mienne.

Monsieur, que voulez-vous que Madame devienne ?

GERONTE.

Heureuse, apparemment

ORPHISE.

Eh ! Le moyen ?

GERONTE.

Est sûr.

ORPHISE.

Quoi ! Faudra-t-il qu'au fond de quelqu'azile obscur
Elle aille ensevelir une épouse craintive,
Ou mener une vie érrante & fugitive ?

LEONORE.

C'est un dessein coupable ; & je n'y pense plus.
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher... Que dis-je, malheureuse ?
Mais la nécessité me rendra vertueuse.
J'ai gagné sur mon cœur, ou du moins je le crois.
(Appercevant Damon.)
Ah, rencontre cruelle ! Et qu'est-ce que je vois ?

DAMON.

C'est un infortuné, qui n'a plus guére à vivre.

LEONORE.

Je vous l'ai dit, vivez ; mais cessez de me suivre.

DAMON.

Et ! Le puis-je ? c'est vous qui voulez mon trépas.

LEONORE.

Ah ! Ne m'engagez point à de nouveaux combats.
Mon cœur n'a pas besoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas ! Que craignez-vous ? A quoi serviroit-elle ?

LEONORE.

A vous faire haïr, à me désesperer.
C'est me persécuter, c'est me deshonorer,
Que d'exposer encor mon cœur à se défendre.
Ce sont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.

Je vais le retrouver, & remplir mon devoir.

DAMON.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devroit s'étendre.
Madame, si je crois ce qu'on ma fait entendre,
Sans blesser ce devoir, vous pourriez recourir
A des moyens plus doux qu'on vient de vous offrir.

LEONORE.

Non, je n'ai point assez d'audace, ni de force,
Pour aller mandier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien,
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

DAMON.

On vous excepteroit de la loi générale.

ORPHISE.

Ne vous en flatez pas.

GERONTE.

Le cas est différent.

LEONORE.

Sur l'espoir d'un succès toujours deshonorant,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi! Sur un prétexte absurde & mandié,
Aller de porte en porte implorer la pitié,
Y faire de sa vie un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque;
Suborner des témoins, gagner des partisans;
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens;
Y faire débiter des plaintes infidelles,
Inonder le Public d'injurieux libelles;
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher:
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher:
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

GERONTE.

Eh, non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

ORPHISE.

Eh, mais, pardonnez-moi,

GERONTE.

Non. Il s'agit au plus

D'achever de briser des nœuds presque rompus,
De m'en laisser le soin; en un mot, de reprendre
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre;
De quitter un époux.

LEONORE.

Daignez lui pardonner.
A sa discrétion, je veux m'abandonner.
Peut-être que l'absence, & son état funeste,
Auront changé son cœur; le mien fera le reste.

GERONTE.

Erreur! N'esperez pas de si tendres retours.

DAMON.

Vous allez exposer votre gloire, & vos jours.
Songez-vous qu'un morcel, insensible à vos laimes;
Va jouir, malgré vous, d'un bien si plein de charmes?
Je ne vous parle point du désespoir affreux
Où vous allez jetter le cœur d'un malhereux,
Qui mourra malgré vous dans sa persévérance.
J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.
Je perds tout, en perdant ce bonheur apparent.
Ce que je deviendrai vous est indifférent.

LEONORE.

Ah, cruel! D'où vient donc le remords qui m'accable....
Qu'ai-je dit? Je me rends encore plus coupable.
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
Non, quand je briserois les nœuds que je reprends,
Notre hymen ne peut plus devenir legitime.
Ce seroit avoüer, & consommer mon crime.
Vous avez une épouse. Imitez-moi tous deux:
Ou, plutôt puissiez-vous l'un & l'autre être heureux.
Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.
Sa haine, ou son amour ne m'interessent plus.
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus?

LEONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

Y consentiroit-elle,
Si ce n'étoit pour prendre une chaine nouvelle?
Je n'eus jamais son cœur; elle a repris sa foi.

LEONORE

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
C'est vous qui me jugez.

GERONTE.

Quelle bizarrerie!

ORPHISE.

Oh! Vous traitez toujours la vertu de folie.

SCENE V.

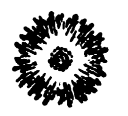
GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN *à Damon*.

Vos gens & vos chevaux, tout est prêt pour aller....

GERONTE.

Eh! Ventrebleu, va-t-en les faire dételler.



SCENE VI. ET DERNIERE.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE.

GERONTE *à Léonore.*

Pourquoi s'abandonner au torrent des ſcrupules?
De trop grands ſentimens ſont ſouvent ridicules.
Si c'étoit un époux tel qu'eût été Damon,
Paſſe ; mais ç'en eſt un qui n'en eut que le nom ;
Un jeune écervellé qui laiſſe ſa compagne,
Et, pour libertiner, va battre la campagne ;
Que je ne connois point, car ma ſœur, Dieu merci,
Ne conſultoit perſonne en tout, comme en ceci ;
Un homme, qui n'agit que par des émiſſaires,
Et n'oſe ſe montrer que par ſes gens d'affaires ;
Qui, lorſqu'on le croit mort, revient après douze ans
Pour ſe démarier.

DAMON *à part.*

Quels rapports étonnans!

LEONORE.

Reſpectez ſes malheurs.

DAMON.

Eh! de grace, Madame....

GERONTE.

Voilà pourtant l'époux que ma niéce réclame?

DAMON.

Peut-on ſçavoir le nom....

LEONORE.

Ne le ſçachez jamais.

DAMON.

Ne me refuſez pas....

LEONORE.

J'entrevois vos projets;
Et le coupable espoir que vous gardez encore.
Voulez-vous achever de perdre Léonore ?
Son repos son honneur devroient bien vous toucher.

DAMON.

Sous ce nom étranger, cessez de vous cacher.
Vous vous nommez Silvie, & non pas Léonore.
Que n'êtes-vous aussi l'épouse de Sainflore ?

LEONORE.

(à Damon qui se jette à ses genoux.)
Ah ! Qui m'a pû trahir ! .... Téméraire ! arrêtez.
Quelle horreur ! .... Laissez-moi ....

DAMON.

Madame, permettez ....

ORPHISE.

Damon, y songez-vous ?

NERINE.

Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renais... Ah! Madame... Ah! ma chere Silvie...
(Il donne un papier à Geronte.) (à Léonore.)
Tenez... Je suis... Voilà votre consentement;
Retrouvez un époux dans le plus tendre amant.

GERONTE.

Voyons donc.

LEONORE.

Vous, Sainflore ?

ORPHISE.

Ah, grand Dieu !

GERONTE.

C'est lui-même.

LEONORE.

O sort trop fortuné ! C'est mon époux que j'aime.

GERONTE.

La bonne antipathie ! Ah ! Gardez-la toujours.
Haïssez-vous ainsi, le reste de vos jours.

Fin de la Comédie.

LA CRITIQUE
DE
LA FAUSSE
ANTIPATHIE,
COMÉDIE.



ACTEURS DE LA CRITIQUE.

MOMUS.

MELPOMENE.

THALIE.

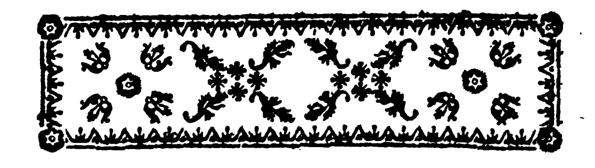
L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE.

DEUX GENIES.

LE DENOUEMENT.

La Scene est sur le mont Parnasse.

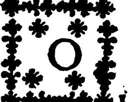


LA CRITIQUE DE LA FAUSSE ANTIPATHIE

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS *seul.*



OUF ! Respirons. Enfin j'y suis.
Voilà donc le Parnasse. O, le charmant Païs !
C'est ici que l'esprit est toujours en délire,

Qui force la fortune à séconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enyvre les mortels des plus douces idées.
Et qu'importe, après tout, qu'elles soient mal fondées ?
Je les promene au gré de leurs propres désirs ;
Je mesure à leur goût leur joye & leur plaisirs.
Je fais plus. Je nourris, avec un soin extrême,
La bonne opinion que l'on a de soi-même.
Par exemple ; je fais qu'un Auteur éconduit
N'impute ses revers qu'au malheur qui le suit ;
Je le rends insensible au siflet qui le berne :
Et j'encourage encor sa verve subalterne
A braver le Pubic justement irrité.

MOMUS.

Palsambleu, vous avez bien de la charité.
(à l'Intrigue.)
Et vous ?

L'INTRIGUE.

Je suis sa sœur. Si je ne l'accompagne,
Elle ne fait souvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel est votre nom ?

L'INTRIGUE.

Sans vous le décliner ;
Ecoutez seulement, vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je sers l'amour, la gloire, & la fortune ;
J'accorde à qui me plaît, les graces, les emplois ;
Je gouverne à mon gré cette foule importune.
D'esclaves attachez à la suite des Rois :
Voilà mon centre, & c'est surtout où je m'exerce ;
J'y fais mouvoir un Peuple adroit, souple & rusé ;
Là, chacun, l'un par l'autre est toujours abusé :
Tel y croit renverser celui qui le renverse.
Pour parvenir à tout, j'enseigne les moyens ;
J'entretiens en secret parmi ces Citoyens.

Une éternelle concurrence :
(Heureux, si le mérite obtient la préference !)
J'agis pour & contre à la fois.
Le mystere est surtout l'ame de mes exploits.
La plus fine manœuvre, & la mieux inventée,
Dès qu'elle éclate un peu, ne peut plus réussir ;
Je m'évapore, ainsi qu'une mine éventée.

MOMUS.

Vous commencez à m'éclaircir.
C'est vous qui tracassez à la Cour, à la Ville,
Et qui mettez en vogue, ainsi qu'un vaudeville,
Bien des gens, qui d'ailleurs ne sont pas ce qu'on dit;

L'INTRIGUE.

Oui, j'en fais des Héros ; cela me divertit.

MOMUS *à l'Imaginaton.*

Vous flattez deux amans, dont l'amour est extrême,
Qu'ils s'aimeront toujours de même ?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au présent un futur plein d'attraits.
L'imagination acquitte l'espérance,
En les faisant joüir d'avance
D'un avenir heureux qui ne sera jamais.

MOMUS *à l'Intrigue.*

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets ?

L'INTRIGUE.

Oui, j'aime à marier ; c'est à quoi je me plais.

MOMUS.

Bien, ou mal, il n'importe. Heureux, qui vous échape !

L'IMAGINATION.

Est-ce qu'on se marie, à moins qu'on ne s'attrape ?

MOMUS.

L'Imagination sert chacun à son goût.

L'IMAGINATION.

Il est vrai, je la suis.

MOMUS.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'est votre humble servante.

MOMUS.

Heureux qui vous rassemble !
Mais sur le double mont qui vous amene ensemble ?

L'IMAGINATION.

Ah ! Vous nous demandez ce qui nous y conduit;
Et bien, vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

MOMUS.

A peu près comme un autre.

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre
A quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous tenons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon;
Où, suivant ses besoins; chacun vient faire emplette.
De tout ce qui convient au Métier de Poëte.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets:
Et tout cela, gratis.

MOMUS.

Oh ! Je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite,
Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La mécanique, & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis nous les envoyons après au Dénoüement:
C'est notre frere. Il met la main derniere à l'œuvre,
Ainsi, nos gens pourvûs de ses conclusions,
Vont, avec leurs provisions,
Chercher, aux bords de l'hypocrene
Thalie, ou sa sœur Melpomene,
Qui brochent sur le tout, & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'est l'ordre établi sur le mont Hélicon.

L'IMAGINATION.

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous mande,

Ma

Ma sœur, mon frere & moi, pour y rendre raison,
D'une piéce de contrebande,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'INTRIGUE.

Ah! Nous prouverons bien, que ni l'une ni l'autre
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

MOMUS.

Fort bien. Le Dénoüement, pourquoi n'est-il point-là?

L'IMAGINATION.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha;
On ne sçait avec lui, comment il faut s'y prendre:
Tantôt il vient trop tôt, & plus souvent trop tard;
Quand il arrive à tems, c'est bien un grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Ah! C'est fort bien l'entendre.

SCENE III.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

QUoi! C'est-là notre Juge?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur.
(montrant sa Marotte.)
Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux seroit venu lui-même,
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

MOMUS.

Sans contredit

Jupiter auroit dû se faire Bel-esprit.
J'aimerois bien à voir le Maître du Tonnerre
Abandonner le soin du Ciel & de la Terre,
Pour venir en ces lieux juger d'un Madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il est, ne feroit pas plus mal
De déposer sa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échasses.
Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit,
Croyez-moi, laissez là ce pompeux verbiage,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit:
Humanisez votre langage;
Ou bien, laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin.

THALIE.

Ce langage mesquin? Vous auriez dû l'apprendre.
Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Quoi! Vous recriminez?

MOMUS.

C'est un mauvais moyen.

THALIE.

Quoi! Vous me soutenez....

MELPOMENE *à Momus*.

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Qui, moi? Quelle apparence?

MELPOMENE.

Vous m'êtes suspect.

THALIE.

Moi, j'en appelle d'avance.

MOMUS.

A la Folie apparemment?
Querellez-vous suffisament.
Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à nous dire,
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.
En quatre mots......

THALIE.

En deux....

MELPOMENE & THALIE.

Vous allez le sçavoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom....

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien
Une piéce....

THALIE.

Ah! N'en croyez rien.

MELPOMENE.

C'est un fait.

THALIE.

Il est faux.

MELPOMENE.

Ce n'est pas moi.

THALIE.

C'est elle.

MELPOMENE & THALIE *ensemble.*

Oh! Parlez donc toujours, babillarde éternelle.

MOMUS.

Çourage! On n'a raison qu'autant qu'on fait de bruit.

Ma foi, c'est une médisance
Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

THALIE.

Eh bien, jugez-nous donc.

MOMUS.

Vous avez donc tout dit?

MELPOMENE.

On m'attribuë, à moi certaine Comédie. . . .

THALIE.

On prétend que j'ai fait la Fausse Antipathie.

MOMUS.

Oui, sur l'Olimpe elle a paru, ces jours passez.

THALIE.

On la dit d'une espece à qui rien ne ressemble:
C'est tout bien, & tout mal; & tout les deux ensemble.

MELPOMENE.

A qui l'imputez-vous?

MOMUS.

Mais, vous m'embarrassez.
Le style est équivoque, un peu trop dramatique;
Et pour mieux dire, il est épi-comi-tragique.

L'IMAGINATION.

Pour, moi je m'en lave les mains.

MOMUS.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la piéce.

THALIE.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

MELPOMENE.

Quoi! L'on m'inputeroit la derniere bassesse?
Victime d'un soupçon devenu criminel,
On veut m'envelopper d'un opprobre éternel?

MOMUS.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire

Sont dedans, mot à mot.

THALIE.

Ils ont dû faire rire.
Ce n'eſt point-là mon ſtyle ; il eſt un peu moins haut.
De la proſe rimée eſt tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y ſont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime.
Mon repos, mon honneur, tout en eſt la victime.

MOMUS.

(*à Thalie qui rit.*)

Ces vers en ſont encor. Vous aurez votre tour.

(*à Melpomene.*)

Par exemple, une fille épouſe ſans amour
Quelqu'un, qui n'avoit point de goût pour l'hymenée ;
Coment le faire dire à cette infortunée ?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînez ;
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchainez.

MOMUS.

Bravo !

THALIE.

Moi, j'aurois dit avec moins d'étalage,
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous ſçavez toutes deux cette piéce par cœur :
En ſe juſtifiant l'une & l'autre l'avoûe.

MELPOMENE.

C'eſt un vol qu'on m'a fait.

THALIE.

C'eſt un tour qu'on me joûe.

MOMUS.

Allons, à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre ;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

MELPOMENE.

Ah! Quelle est votre erreur!
C'est le sort du Métier. On m'en croira l'Auteur.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est
croyable.
Qu'il paroisse un Ouvrage absurde & pitoyable,
On n'examine rien; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

THALIE.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poëtes
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.
Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

MELPOMENE.

(à l'Imagination & l'Intrigue.)

Mais vous autres, parlez. Quel est donc ce mystere?
Rien ne se fait ici sans votre ministere.
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

L'IMAGINATION.

Je vais dire la vérité.
Il est vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage,
Aussi-bien qu'au Prologue, & c'est un franc pillage,
A l'égard du Prologue, il fut neuf autrefois;
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en prose.
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un Bois.

L'INTRIGUE.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux
Ensemble sur la scene; & pour plus de justesse,
Je me serois réduite à l'une ou l'autre espece.
Ce mélange-là jure à l'esprit comme aux yeux.
Il faut de l'unité parmi les personnages.

MOMUS.

L'Auteur ignoroit-il des regles aussi sages?

L'IMAGINATION.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

MOMUS.

Il a bien réussi.

THALIE.

Daignez-vous expliquer
Au sujet de la Comédie.
On l'appelle, dit-on, la fausse Antipathie.
Que veut dire ce titre ? il est des plus nouveaux.
La Fausse Antipathie !

L'IMAGINATION.

Hé bien le titre est faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainsi, comme je viens de dire,
J'imaginai jadis la piéce d'aujourd'hui,
Ou tout au moins l'idée. Elle est le bien d'autrui.

MOMUS.

Est-il quelqu'un qui la réclame ?

L'IMAGINATION.

Madame, par hazard, n'êtes-vous point ma femme ?
Monsieur, par avanture, êtes-vous mon mari ?

THALIE.

Ah ! Ah ! C'est dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Oui.
C'étoit un épisode, une scene grotesque,
Qu'on a fait devenir tout-à-fait Romanesque.

MOMUS.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'est pas neuf ;
Au fond, c'est un mari qui voudroit être veuf ;
Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,
Voudroit, d'un autre hymen faire encore une épreuve ;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré
D'un Domestique à l'autre, & fort mal préparé,
L'assemblée est d'abord très-bien endoctrinée.
La protase est surtout joliment amenée.

MOMUS.

La protase !

L'INTRIGUE.

Ariſtote enſeigne à ce propos . . .

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de ſi grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'auteur eût daigné venir à notre école,]
Sa ſuppoſition n'eût pas été ſi folle ;
Car enfin ſe peut-il que des gens mariez,
Pouſſent l'oubli juſqu'à ne ſe pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela ſeroit heureux, ſi cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! Lorſque par l'hymen, ils ſont encore liez.

MOMUS.

L'hymen eſt fort ſujet à manquer de mémoire,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une hiſtoire
De maints & maints époux les mieux appariez,
Qui ſe ſont bien plus vite, & bien mieux oubliez.

L'IMAGINATION.

Vous plaiſantez fort à votre aiſe :
Mais cela ne rend pas la piéce moins mauvaiſe ;
Quand à moi, ſans entrer dans de plus longs débats.
Je dirai que ce n'eſt qu'une longue élégie.

L'INTRIGUE.

Ah ! Si j'avois eu part à cette Comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :
Ces traits, ces incidens heureux & néceſſaires ;
Cet aimable embaras qui vous tient en arrêt,
Et qui de ſcene en ſcene augmentant l'interêt,
Par des évenemens qui paroiſſent contraires,
Mene inſenſiblement l'action à ſon but.

MOMUS.

Bon, bon, ces piéces-là, ſi jamais il en fut,
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites.
Ainſi dans l'idée où vous êtes,
Celles dont nous parlons n'eût pas dû réuſſir.

L'IMAGINATION.

L'IMAGINATION.
Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.
MOMUS.
J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir ?
L'IMAGINATION.
Vous vous passez à peu.
MOMUS.
J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu qu'on fasse donc venir le Dénoüement :
Je ne sçaurois sans lui, rendre aucun jugement.
L'INTRIGUE.
Il a déja reçu trois ou quatre messages :
Il nous met tous les jours dans le même embarras.
L'IMAGINATION.
Il faut, en attendant qu'il traîne ici ses pas,
Allonger la courroye, user de remplissages;
Et, quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer,
Le drôle se réveille, & vient les renvoyer.
MOMUS.
Et bien, qu'il vienne donc. Il se moque, je pense,
De nous laisser ainsi chommer à l'audience :
Sinon, je vous appointe.
L'IMAGINATION.
Ah! C'est encor pis.



SCENE IV.

DEUX GENIES, LE DENOUEMENT, & les autres Acteurs.

UN GENIE.

MArchez. Que de façons, la résistance est vaine.
Oui, parbleu, mort ou vif, vous irez sur la scene.

SCENE V.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'INTRIGUE, LE DENOUEMENT.

LE DENOUEMENT.

ME voici. Que veut-on? Peste soit du Païs!
Morbleu, je suis bien las d'apprêter tant à rire.
Qu'est-ce? On m'accuse encore, à ce que j'entends dire:
De quoi donc, s'il vous plaît?

MOMUS.

N'êtes-vous pas celui
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui,
Et qui sur l'une & l'autre scene
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine?

LE DENOUEMENT.

Ah! Ne me parlez pas de ce maudit emploi.

MOMUS.

Pourquoi? Vous avez fait un beau coup de partie.

LE DENOUEMENT.

Où?

MOMUS,
Dans la Fausse Antipathie.
Vous l'avez dénoüée avec adresse.
LE DENOUEMENT.
Moi ?
MOMUS.
Oui, parbleu. C'est un coup de Maître.
Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître
Deux époux qui s'étoient oubliez à forfait.....
Oh ! La reconnoissance a fait un bel effet.
LE DENOUEMENT.
Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Estre l'époux en question ;
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.
L'IMAGINATION.
Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable.
L'INTRIGUE.
Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,
A suplée sans doute à ce leger indice ,
Et n'en eût pas voulu davantage essuier.
LE DENOUEMENT.
Pour moi depuis long-tems j'ai quitté mon office.
MOMUS.
Pourquoi donc s'il vous plaît ? Qui peut vous dégoûter ?
LE DENOUEMENT.
C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.
Tout paroît épuisé, graces à ces Déesses ;
Aussi bien qu'aux Auteurs bornez dans leur Métier.
Peste soit de l'engeance, & de toutes leurs piéces,
Des catastrophes surannées,
Décrépites & ramenées
Sur le Théâtre au moins cinq ou six fois par an !
Comptons. Pour dénoüer les sottises courantes,
Je n'ai que deux ou trois manieres differentes.
Tantôt, c'est un rival, un barbare, un tyran,

Qui va, par les forfaits signaler sa puissance ;
Mais enfin dont le cœur vient à résipiscence.
Tantôt, je suis empoisonné ;
Ou bien j'arrive assassiné
Sur deux des miens qui me soulevent ;
Je fais ma doléance, & les siflets l'achevent,
Une autre fois, je viens inconnu, déguisé,
Et la plûpart du tems fort dépaïsé.
J'envisage les gens, je lâche une équivoque,
Sur quoi l'on m'en-riposte une autre réciproque.
Je change de maintien. Je fais un *à-parte*
Assez haut, pour être, à la ronde,
Très-bien oüi de tout le monde ;
Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.
Je me rapproche alors. Je jase ; l'on babille.
On m'interroge, & je réponds.
On se trouble, & je me confonds.
On insiste, j'hésite ; & de fil en aiguille,
Je me nomme ; on s'écrie, ah! c'est vous ! Tout d'un tems
Je tombe au pieds, ou bien je saute au cou des gens.
Maugrebleu des reconnoissances !
Je ne veux plus avoir ces sottes complaisances.
Ne comptez plus sur moi, je vous en avertis.
Je ne reconnoîtrai seulement pas mon pere.
(l'Assemblée rit.)
Je suis donc bien plaisant ? Vous ne rirez plus guére.
(à Thalie.)
Oui, mamie ; avec vous, ma foi, c'est encor pis.
(en montrant Melpomene.)
Avec elle on se tuë ; au moins cela varie.
Mais, morbleu, vous voulez toujours qu'on se marie.
Je suis las d'endosser le rabat,
De venir en Notaire, avec un faut contrat,
Excroquer une signature,
Une donnation ; & dupper sans pudeur
Pere, mere, oncle, tante, ou quelque vieux tuteur,

Et marier les gens, comme on dit, en peinture.
En un mot, ajuſtez vos flutes autrement.
Serviteur.

MOMUS.

Mais ſouffrez que l'on vous repreſente....

LE DENOUEMENT.

A commencer par la preſente,
Les piéces déſormais ſeront ſans dénoüement.
Bon ſoir, & bonne nuit; voilà ma révérence,
Faites la vôtre auſſi.

(Le Dénoüement s'en va.)

MOMUS.

Mais il s'en va je penſe?

MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE, *courant aprés le Dénoüement.*

Holà donc, arrêtez. Holà?

MOMUS.

Coûrez après.
Palſambleu, jugera qui voudra votre Procès.

Fin de la Critique.

De l'Imprimerie de la Veuve DAVID, rue de la Huchette au Nom de Jeſus.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Représentée pour la prémiere fois au Théatre François, au mois de Janvier 1735.



ACTEURS.

CONSTANCE.

D'URVAL, époux de Conſtance.

SOPHIE, niéce d'Argant.

DAMON, ami de d'Urval, Amant de Sophie.

ARGANT, pere de Conſtance.

CLITANDRE, }
DAMIS, } Marquis.

FLORINE, Suivante de Conſtance.

HENRY, Valet-de-Chambre de d'Urval.

La Scéne eſt au Château de d'Urval.



LE PRÉJUGÉ A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.



AH ! Conſtance, eſt-ce à vous à prendre ma défenſe ?
Et celle de l'hymen, vous ?...

CONSTANCE.

Ce doute m'offenſe;

Vous me connoiſſez peu, ſi vous me ſoupçonnez
De penſer autrement.

DAMON.

[*à part.*] Madame, pardonnez...
Épouſe vertueuſe autant qu'infortunée!

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'eſt pour votre hyménée,
Damon, ſoyez-en ſûr; croyez qu'il m'eſt bien doux
De ſervir un ami ſi cher à mon époux.

DAMON.

C'eſt l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'eſprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi, votre liaiſon?...

DAMON.

M'expoſe à ſon courroux.
Tout le monde n'eſt pas auſſi juſte que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injuſtice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend juſtice au fond du cœur;
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'alarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ſes charmes,
On ſe trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen eſt un engagement,
Dont ſon ſexe eſt toujours l'innocente victime:
Tel eſt ſon ſentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne ſais quel exemple, ou plûtôt quelle erreur
Autoriſe encor plus ſon injuſte terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcuſable?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend reſponſable:
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monſieur, elle ſe trompe, & nous offenſe tous;

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croye;

CONSTANCE.

Brisons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espere;
Vous savez que son sort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attens Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus....

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON *à part en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux!
Que d'Urval devroit bien y borner tous ses voeux!

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

FAut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidéle & si sage?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.

L'éclat ne ferviroit encor qu'à me trahir,
D'un ingrat qui m'eft cher je me ferois haïr;
Du moins, n'ajoutons pas ce fupplice à ma peine,
Son inconftance eft moins affreufe que fa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroiffez ému?

ARGANT.

Je fuis même en colere.
Je fors de chez Sophie, elle tient de fa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à foutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous favez?...

ARGANT.

Ma fille; un peu de complaifance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

D'Urval eft à peu près ce que je fus jadis;
Ce temps n'eft pas fi loin, que je ne m'en fouvienne:
Ma jeuneffe fut vive encor plus que la fienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé:

Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre Roman;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre:
Bon ! Naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié ...
C'est justement de quoi se fâcha ma Moitié:
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change, elle dissimula.
Peut-être près d'un mois après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge;
Madame se plaignit, & mon pere en fut juge;
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas:
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas;
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie;
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante....
Eh bien, Madame, soit; vous étes très-contente...
Oui... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites par tout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste & cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur...
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur;
Ma niéce est votre amie, & je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;
Damon & votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hymenée? Où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnés se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses desirs;
Et ce portrait est fait par la main des Plaisirs;
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma niéce en prend une autre idée;
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
[*haut.*]
Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée,
Je ne méritois pas d'être si fortunée:
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.

Un éclat indiſcret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pû ramener.
Si quelque occaſion peut mieux faire connoître
Et ſentir de quel prix une épouſe peut être,
Si quelque épreuve ſert à le mieux découvrir,
C'eſt lorſqu'elle eſt à plaindre, & qu'elle ſait ſouffrir.
Voilà mes ſentimens, tirez la conſéquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours auſſi bien que l'on penſe:
Un beau raiſonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, ſi vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niéce;
Otez-lui de l'eſprit ce travers qui me bleſſe;
Et que bien-tôt Damon...

CONSTANCE.

C'eſt juſtement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaiſe à Sophie.

ARGANT.

Ma niéce l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en ſecret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuſe-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'eſt point un refus, c'eſt de l'incertitude.
On ne s'engage point ſans quelque inquiétude;
En cela j'aurois tort de la déſapprouver:
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il eſt poſſible,
A s'aſſurer du cœur qu'elle a rendu ſenſible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

[*Sophie paroît.*]

Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT *à Sophie.*

Ma niéce, comment donc entendez-vous la chose ?

SOPHIE *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a sû plaire;
Damon ?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé! C'est apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi, vous me ſouhaitez un ſemblable partage ?
[*En montrant Conſtance.*]
Madame eſt donc heureuſe ?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Eſt-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'eſt pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'eſtime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois :
Peut-être, ſi mon ſexe abuſé tant de fois,
Pouvoit eſpérer d'être heureux en mariage,
Je choiſirois Damon... L'exemple me rend ſage :
Madame, j'ai des yeux, & je vois aſſez clair :
Je remarque aujourd'hui qu'il n'eſt plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'aſſocie ;
Cet uſage n'eſt plus que chez la Bourgeoiſie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers ſans égal.
Un époux à préſent n'oſe plus le paroître ;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être ;
Il faut qu'il ſacrifie au Préjugé cruel
Les plaiſirs d'un amour permis & mutuel :
En vain il eſt épris d'une épouſe qui l'aime ;
La Mode le ſubjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bien-tôt à la néceſſité
De paſſer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée auſſi creuſe?

SOPHIE *en montrant Conſtance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle ſe dit heureuſe.

SOPHIE.

Conſtance ! Heureuſe, elle ?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Oui, Madame je le ſuis.

SOPHIE *avec vivacité.*

Non, vous ne l'étes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis....

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles diſgraces ?
Elle a dit mon ſecret, je vais dire le ſien.

ARGANT.

Qui croire des deux ?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me ſuis-je jamais plainte ?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vûe ?...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame.
J'ai vû... j'ai reconnu les traces de vos pleurs ;
Au fond de votre cœur j'ai ſurpris vos douleurs :
Mais que dis-je ? J'y vois, malgré ſa violence,
Le déſeſpoir réduit à garder le ſilence.

ARGANT.

L'une ſe dit heureuſe, & l'autre la dément :
Celle-ci ne veut pas épouſer ſon amant.
Conſtance.... Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant, je ſais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuſe ou non :
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon....

Mesdames, à votre aise ; il ne faut point se rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.
[*Il sort.*]

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE *à Sophie.*

OU'avez-vous fait ?

SOPHIE *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable ;
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable ?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pû
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous étes à vous-même un peu trop rigoureuse ;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi, parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups ;
Violer tous les jours le serment qui nous lie ;
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux ? ... Mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave ;
Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : Tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE *tendrement.*

M'en soupçonneriez-vous ?

SOPHIE.

Non, je vous rens juſtice;
Je ſais que vous ſouffrez le plus cruel ſupplice,
Mais vous autoriſez un injuſte ſoupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos ſoins de paroître heureuſe en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pouſſe à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'eſtime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;
L'eſtime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce ſentiment-là renferme tous les autres.
Quoi, les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'eſtimés?
Tout perfides qu'ils ſont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je ſuis née & trop tendre, & trop vive,
Pour oſer m'expoſer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'aſſurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'eſt pas en leur puiſſance.

CONSTANCE.

Comptez ſur ſon amour & ſur ſa probité.

SOPHIE *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garands n'aviez-vous pas compté?
Que ſont-ils devenus? Qu'eſt-ce qui vous en reſte?
Ce n'étoit qu'une embûche & qu'un piége funeſte,

Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

MAdame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien, quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement...
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux?... Lui?... La demande est bonne!
Est-ce jamais par là que son chemin s'adonne?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais,... Mais.

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas?... C'est votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace;
Ou plûtôt, venez voir; c'est un habit de chasse,
Mais d'un air, mais d'un goût: venez vous habiller;
Sous cet ajustement, que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête?
D'où me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE *après avoir rêvé.*

Ah! ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE *à Sophie après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse...

SOPHIE *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités?...
Mais voici mon époux: dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture?

SCENE

SCENE VII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

D'URVAL *à part.*

VOyons un peu l'effet qu'ont produit mes préfens.
[*haut.*]
Madame éclate enfin en regrets offenfans.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL.

On vient de me l'apprendre ;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me furprendre :
Je ne l'aurois pas crû ; malgré tous mes foupçons ;
Vous m'avez procuré d'affez belles leçons ;
Qui ne fortiront pas fi-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE *à Sophie.*

Je l'avois bien prévû .... Monfieur, pouvez-vous croire....
Hélas ! c'eft un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon défaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie !

SOPHIE.

J'en fuis la caufe, il faut que je la juftifie.
[*à d'Urval.*]
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injuftice à l'infidélité.

D'URVAL *à part.*

Ce temps n'eft plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Épargnez....

FLORINE.

Point de grace.
Ah! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

D'URVAL *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

D'URVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte;
Je n'ai pû la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat:
J'ai vengé sa vertu.

D'URVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux;
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE *avec fierté.*

Florine, je vous chasse;
Sortez.

FLORINE *à Constance.*

Moi?

D'URVAL *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel ;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
[*à Florine.*]
Viens, cet avis mérite une autre récompense ;
Tiens, prens ...

FLORINE *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas crû vous induire en dépense.

D'URVAL *à Constance.*

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE *à d'Urval.*

Ah! Puisque vous payez si bien vos vérités ;
Une autrefois j'aurai le reste de la bourse.
[*d'Urval la lui donne.*]

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

D'URVAL *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour ?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE *à part.*

Oui, c'est bien là de quoi Madame s'embarrasse !

D'URVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame ; on partira lorsque vous serez prête...
[*en la regardant.*]
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE *avec embarras.*

Monsieur....

D'URVAL *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois ;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train ;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main...

[*Constance se trouble, & paroît interdite.*]
Madame, ce discours semble vous interdire?
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:
Dépensez hardiment, & vous aurez raison.

FLORINE *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

D'URVAL.

A quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! Je n'aurois jamais prévû, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot...

D'URVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caléche...

D'URVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

D'URVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre

Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître ?...

FLORINE *à part.*

J'aurois déja tout fait sauter par la fenêtre.

D'URVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

D'URVAL *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée ?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

D'URVAL *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.
[Haut.]
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, & même avec instance,
D'éclaircir ce mystere... il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire... & que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré, si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...
De plus... présens ou non... Madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

[*Il sort.*]

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE *à Constance.*

HÉ bien, que dites-vous de cette complaisance!

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONTANCE *après avoir rêvé.*

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisans;
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! N'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! Je sens assez le poids de mes malheurs:
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrace.

[*à Sophie.*]

Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis ... Laissez-moi, par égard :
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

[*Elle sort.*]

SOPHIE *en la regardant aller.*

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *paroît rêveur, il va & vient.*
Notre Cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.
Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

D'URVAL *toujours distrait.*
Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.
Constance en devoit être, elle n'est point venue.

D'URVAL.
Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.
Entrons chez elle... Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL.
Oui, mais je ne vais guere en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.
Quelle excuse cruelle !
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur :
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.

D'URVAL *après avoir regardé par tout.*
Je crois tous nos Chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.

[*Il soupire.*]

Chez

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable !
Je t'ai fait un ſecret dont la charge m'accable ;
Je t'ai craint ; j'ai prévû tes conſeils, des diſcours,
Que ma foible raiſon me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire ;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON.

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus grands ;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux eſclaves ;
Leur pénible amitié n'eſt que fers & qu'entraves :
Toujours jaloux, & prêts à ſe formaliſer,
Il leur faut des ſujets qu'ils puiſſent maîtriſer :
Mais la vraie amitié n'eſt point impérieuſe ;
C'eſt une liaiſon libre & délicieuſe,
Dont le cœur & l'eſprit, la raiſon & le temps,
Ont enſemble formé les nœuds toujours charmans ;
Et ſa chaîne, au beſoin, plus ſouple & plus liante,
Doit prêter de concert, ſans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous juſqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL *d'un air pénétré.*

Hé bien, ſois donc enfin le ſeul dépoſitaire
D'un ſecret, dont je vais t'avouer le myſtére ;
Que du fond de mon cœur, il paſſe au fond du tien ;
Qu'il y reſte caché, comme il l'eſt dans le mien.
Mes inclinations, ami, ſont bien changées ;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas ! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'eſt pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendreſſe imprévûe, inoüie,
Mais qui va décider du reſte de ma vie !

DAMON *avec étonnement.*

Quoi, ton volage cœur ſe livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours ?
Ces ardeurs autrefois ſi pures & ſi tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres ?

Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL.

Apprens quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami, mais non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins;
Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprens les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;
Cette femme adorable à qui je rens les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance!

D'URVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! D'Urval,
A mon ravissement rien ne peut être égal...
N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

D'URVAL.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déja, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprens donc que je suis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusemens imprévûs & nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux;

Assez vains pour nourrir une erreur si grossiére.
Je lui fais des présens de la même maniére...
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits,
Je le sens, je l'en veux accabler désormais :
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser?... D'Urval, y songes-tu?

D'URVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vû le trouble affreux dont son ame est atteinte;
Cependant je feignois en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte;
Un Préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! Du ridicule!.... Et quelle en est la cause?
Quoi, d'aimer sa femme?

D'URVAL.

Oui, le point est délicat;
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déja donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage;
C'est la raison pourquoi Constance est du voyage;
J'y croyois être libre & seul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine;
Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects gênans...;

Clitandre avec Damis, ſans que je les en prie,
Ne ſe ſont-ils pas mis auſſi de la partie?
Tu les connois, ce ſont d'aſſez mauvais railleurs;
Alors contre moi ſeul ils deviendront meilleurs;
Ainſi des autres, c'eſt à quoi je dois m'attendre....
Je ne pourrai jamais ſoutenir cette eſclandre;
Il faudra tout quitter : j'irai me ſéqueſtrer,
Où pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'eſpece;
Sans que dans mon déſert un ſeul ami paroiſſe.
Et véritablement, quelle ſociété
Que celle d'un mari de ſa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des ſoins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainſi dire, elle tient en tutelle?

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'URVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON *ironiquement*,

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment...
[*vif.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il ſauroit t'y forcer, auſſi-bien que les loix.
[*tendrement.*]
Mais une femme n'a pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes;
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.
Ah! Peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort?

D'URVAL.

Je ſuis déſeſpéré; mais je céde à l'uſage.
Suis-je le ſeul?... Tu ſais que l'homme le plus ſage
Doit s'en rendre l'eſclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit ;
Mais la vertu n'eſt point ſujette à ſes caprices ;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs :
Il ſuffit qu'un uſage intéreſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.
Faiſons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

D'URVAL.

Mais enfin je me ſens aſſez fort en effet,
Pour ſacrifier tout, ſans que je le regrette,
Pour aller vivre enſemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai déſeſpéré !

D'URVAL.

Et c'eſt pourtant le ſeul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, ſans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprens à Conſtance un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t-elle uſer de ſa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire ;
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers ;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les eſpéces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flatter ſes foibleſſes.
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

D'URVAL.

Tu ne le connois pas, ce ſexe impérieux :
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême ;
Il veut régner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh, pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit ?
Notre empire commence où le ſien eſt détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer !

D'URVAL.

Conſtance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon;
Conſtance doit me faire acheter mon pardon.
Que de ſoins, de ſoupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t-il que j'oppoſe à ſes juſtes alarmes !
Plus je vais employer de foibleſſe & d'amour,
Et plus ſon aſcendant croîtra de jour en jour.
[*Il rêve.*]
Ah ! C'en eſt trop, il faut ſuivre ma deſtinée;
La réſolution en eſt déterminée...

DAMON *en l'embraſſant.*

Ah ! Cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va cauſer !...

D'URVAL.

Que dis-tu ?
Quelle mépriſe !

DAMON.

Aux piéds d'une épouſe adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

D'URVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc ?

D'URVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire:
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pû te faire un sort si plein de charmes!
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

D'URVAL *d'un ton pénétré.*

Hélas! Il faut se rendre, & lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
Sois content, mon cœur céde, & se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.
[*Il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive.*]
[*Il se trouble.*]
Quelle rencontre, ô Ciel! C'est elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence?
[*Il veut s'en aller, Damon le retient.*]

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.* [*à Constance.*]

JE retenois Damon qui vouloit s'en aller:
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE *à d'Urval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

D'URVAL *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas! J'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous savez le sujet de mon inquiétude;
Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite...

D'URVAL.

Est-ce pour ces présens? On saura vos refus.

CONSTANCE.

Ah! J'étois respectée, & je ne le suis plus.

D'URVAL *l'embrasse & tendrement.*

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL *avec trouble.*

Cela suffit, Madame...

[*à Damon.*]

Je ne sais où j'en suis.

DAMON *bas à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL *bas & vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous?

D'URVAL *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...

Sachez donc un secret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Hé bien ?

D'URVAL.

Notre embarras...
Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus s'attendre...
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...
Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

D'URVAL *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérité, Madame, il parle de lui-même.

D'URVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...
Il est timide, il craint de vous trop rabaisser...
Il n'ose vous prier de vous intéresser
A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrette.

D'URVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sait combien je le souhaite.

D'URVAL.

Ah! Vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

D'URVAL.

Moi, je répons pour lui.

Je me rens le garant d'une flamme si belle.
DAMON *bas à d'Urval.*
Morbleu, parlez pour vous.
CONSTANCE *bas.*
Quel garant infidéle!
D'URVAL.
Otez donc à Sophie un Préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah, qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine & sans inquiétude:
On se fait l'un pour l'autre une heureuse babitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.
CONSTANCE *tendrement.*
Je sens que ce portrait devroit être fidéle.
D'URVAL *en la regardant de même.*
Madame, on en pourroit trouver plus d'un modéle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE *aux autres en entrant.*
Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.
D'URVAL *troublé, à Damon.*
C'est Clitandre & Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scéne est impayable.
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
[*Il rit.*]
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE *à d'Urval.*

On m'écrit... Tu riras.

D'URVAL *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! Par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célébre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens:
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, son pere fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez;
Voyons quels contre-temps lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D'URVAL.

Se seroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'eſt pas ſon défaut.

DAMON.

Eſt-il diſgracié ?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort ?

CLITANDRE.

Autant vaut ;

Il eſt amoureux fou.

TOUS, *c'eſt-à-dire, d'Urval, Argant, Damon.*

De qui ?

CLITANDRE.

C'eſt lettres cloſes.

Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes. :

Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais crû ?

D'URVAL.

Il eſt audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle ſû lui plaire ?

CLITANDRE.

Et mais, une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT.

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en appas,

Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas ?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude ?

En tout cas, je le plains ; l'eſclavage en eſt rude ;

Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'eſt donc cette Actrice ?

CLITANDRE.

Eh, non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

D'URVAL *à Damon.*

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS *à Constance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'est un cœur égaré que le devoir raméne,
Que l'amour fait rentrer dans sa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler & médire à votre aise.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

COnstance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon, bon, c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Hé bien, notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux panchant.

D'URVAL *à Clitandre.*

Et que dit-on par tout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, d'Urval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, & bien-tôt se haïr.

ARGANT.

C'est un enlevement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage;

Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, & non pas d'en sortir.

D'URVAL.

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, d'Urval.

D'URVAL *à Damon.*

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve...
J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS *à d'Urval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

D'URVAL *avec embarras.*

Moi? Point du tout; j'en ris autant qu'il m'eſt poſſible.

DAMON *avec indignation.*

Pour qui donc cette hiſtoire eſt-elle ſi riſible?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient compoſer tout le public entr'eux,
Et qui ne ſont pour lui qu'un ſujet de ſcandale.
Mais je vous crois, Meſſieurs, un peu plus de morale:
Non, vous ne penſez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins ſenſés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'eſt pas à votre uſage,
Laiſſez-le pratiquer, ſans y prendre intérêt;
Oui, laiſſez la vertu du moins pour ce qu'elle eſt.

DAMIS *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philoſophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en faſſent leur profit;
Du reſte, je vous ſuis obligé.

DAMIS.

C'eſt bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même ſans ſcrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainſar eſt dans le cas, on en eſt convenu;
Il a pris un travers aſſez bien reconnu,
Puiſque ſon aventure eſt miſe en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la Piéce; on l'a fort applaudie:
Nous ſommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci... Meſſieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

D'URVAL *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON *avec colere.*

C'eſt une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'Époux amoureux de ſa femme.

ARGANT.

Bon, c'eſt un des travers qu'on doit moins épargner;
Il n'eſt pas fort commun, mais il pourroit gagner,
Et la ſociété n'y feroit pas ſon compte.
Combien il eſt d'époux retenus par la honte!
Tant mieux .... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, ſans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront: Conſtance aura le ſien,
Elle ſera l'épouſe aimée à toute outrance:
D'Urval contrefera l'amoureux de Conſtance:
Damon aura tout juſte un rôle de Caton;
[*à Clitandre.*]
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement eſt bon.

DAMIS.

Il nous faut un Valet: qui pourroit bien le faire? ...
[*à d'Urval.*]
Ah! Ton valet-de-chambre, Henry; c'eſt notre affaire,
Ainſi du reſte.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas ſur moi.

DAMIS.

D'Urval, tu te fais fort, apparemment?

D'URVAL *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'eſt d'engager Conſtance à jouer dans la Piéce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, auſſi-bien que ma niéce. [*Il ſort.*]

DAMIS *à d'Urval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

[Ils sortent.]

SCENE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *d'un air ironique.*

EN est-ce assez ? Dis-moi, que pourras-tu répondre ?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer ?... Ne me presse donc plus ;
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette ;
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête :
A ma femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;
J'en jouirai sans risque, & sans me compromettre.
Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle ;
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il temps ? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
[*à part.*]
Il le faut embarquer.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner ;
De prétexter un ordre, & de m'en retourner ;
Je le vais annoncer, & partir tout de suite.

[Il va pour sortir, & revient.]

DAMON.

Quelle foiblesse !

D'URVAL.

Écoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois
Que son portrait est fait ; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage,
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin ;
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin ;
Mais tu ne partiras peut-être pas si vîte ?

D'URVAL.

Dès ce soir même. *[Il sort.]*

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *seul.*

ENfin d'Urval nous reste, & j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son Préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins:
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire?...

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE *en traversant le théatre.*

AH, vous voici, Monsieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur, mais je sai le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! Tâchez de m'instruire.

DAMON.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre eſt venu;
C'eſt par ce contre-temps que je ſuis retenu.

SOPHIE.

Un contre-temps, Monſieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçû mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt...
Pardonnez ce murmure, il eſt bien légitime
Au malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'eſt pas fait pour lui:
On me punit de ceux dont on ſoupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidéle;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il eſt donc vrai, cruelle,
Un autre plus heureux, plus digne apparemment?

SOPHIE *vivement.*

Me feroit encor moins changer de ſentiment.

DAMON.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur, ſi j'avois votre eſtime.

SOPHIE.

Puiſque vous en tirez cette concluſion,
Je n'ai rien à répondre en cette occaſion.
Quoi, faut-il vous aimer pour vous rendre juſtice?

DAMON.

C'eſt exiger de vous un trop grand ſacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... J'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, ſi celui qui ſert à la nourrir,
Si d'Urval...

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zéle;
Que vous justifiez cet époux infidéle.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; & moi, j'ai de justes alarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours:
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle;
Une personne à charge, & sans autorité;
Exposée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidéle : inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat:
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée:
Son humeur inconstante est trop bien avérée:
Son exemple, en un mot... Eh, croyez-vous?...
Mais non.

DAMON.

Quoi?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez : je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere ;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere ;
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...
D'Urval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne ?

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui...
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance ;
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si d'Urval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...
Eh quoi, vous hésitez ?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous étes si sûre
Que d'Urval, dites-vous, sera toujours parjure ?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour ?...
[*tendrement.*]
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour ?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Hé bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce temps je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.
En un mot, je prétens...

DAMON.

Imposez sans réserve,
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'exige.... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! Si je vous adore?

SOPHIE.

Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, & ces soins enchanteurs,

Don

Dont tout autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver ?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire ?

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir ?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir.

[*Elle veut sortir.*]

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défens jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse ;
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
[*Il lui prend la main.*]
Oui, ma bouche & mes yeux sauront se contenir.
[*Il se jette à ses genoux.*] [*Il lui baise la main.*]
J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie.

[*Il continue à lui baiser la main.*]

SOPHIE *interdite.*

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie ?

DAMON *étonné.*

Me serois-je échappé ? [*Il recommence.*]

SOPHIE *en voulant se débarrasser.*

Je le crois... Au surplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.

[*Elle sort.*]

SCENE III.

DAMON *seul.*

Je serai donc heureux, & je le suis d'avance;
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
D'Urval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Ho! Faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.
[*Il sort.*]

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS. [*à Clitandre.*]

On le lui fera prendre.... Ah! Je te cherche aussi
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.

Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames;
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adórable.
Je n'ai pas cômme toi ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! Merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux;
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bien-tôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi, tu voudrois sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh, qui diable se vante?
Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent,
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniere...
A propos, sais tu bien?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer.

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS,

[*à part.*]

Je t'entens. C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot : ainsi dans nos galanteries,
Entendons-nous; sur-tout point de supercheries :
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligens;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune :
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera par tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout :
Il faut rouler, il faut avancer, le temps passe,
Nous en perdrions trop devant la même place...

D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux;
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je céde à tes desirs.

CLITANDRE.

Hé bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE *mystérieusement.*

J'espere.

DAMIS *le contrefaisant.*

Et moi de même...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

[*Il sort.*]

SCENE VI.

DAMIS *seul, se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attens. Je rabatterai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh! Parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire;
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement,
C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître:
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être,
[*Il tire un portrait.*]
Je sai me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.
D'Urval, voilà ton rôle & celui de Constance:
Pour Damon, je n'ai pû vaincre sa résistance:
Je te laisse ce soin.

D'URVAL.
Donne, il le voudra bien.

DAMIS.
Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.
[*Il sort.*]

SCENE VIII.

D'URVAL, DAMON.

D'Urval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON.

A Quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire tes rôles?
Eh, morbleu! laisse là des choses aussi folles.

D'URVAL.

Je regardois sans voir: mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune:
Me garantiras-tu?.. Mais tu ne le peux pas....
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce panchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai cessé trop long-temps d'entretenir sa flamme.
Eh, de quoi son amour se seroit-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances,
Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! Ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent;
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.

On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été :
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond...

D'URVAL.

Quel espoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me reconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attens encore, ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise.
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter?
Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[*Damon sort.*]

SCENE IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

AI-je là quelqu'un?... Hé... va-t-en & reviens vite.

HENRY.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquite?

D'URVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement;
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.

[*Henry reste.*]
Que fais-tu là, planté contre cette muraille?

HENRY.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille?

D'URVAL.

Plaît-il? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

D'URVAL.

Q'on sache si Madame a du monde chez elle.

HENRY.

Chez Madame! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCENE X.

D'URVAL *seul.*

Pourvû qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble?...
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

SCENE XI.

D'URVAL, HENRY.

HENRY.

Monsieur, présentement
Clitandre & Damis.

D'URVAL.

Sont chez elle apparemment.

Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie;
Ensorte que Madame est seule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, Madame est seule?

HENRY.

Oui, seule, absolument.

D'URVAL.

Est-il sûr? L'as-tu vû?

HENRY.

Le rapport est fidéle.
Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.
[*Il s'éloigne.*]

D'URVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde:
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits?...
Quel contretemps s'oppose à ce que je desire!...
Oui, car pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer, sans que l'on en raisonne...
Que faire?... Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne?...
Je ne puis le risquer... Il y faut renoncer...
Il me vient dans l'esprit.... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans doute... Aussi-bien sa présence,
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance,
Mes remords... mon amour dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! Qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime!...

[*à Henry.*]
Approche cette table... Un fauteuil... Eſt-ce fait?...
Ai-je là ce qu'il faut? ... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere viſite;
Le plus fort ſera fait, le reſte ira de ſuite.

[*Il ſe met à écrire.*]

HENRY.

C'eſt affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit ſi tendrement.
Je prépare à Conſtance une aimable ſurpriſe.

[*Il continue d'écrire.*]

HENRY *tirant ſon rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les liſe.
Voyons, tandis qu'il fait éclore ſon poulet,
Quel eſt mon rôle. A moi le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon miniſtere:
Je ſuis homme de chambre, & preſque ſécretaire:
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

[*Il feuillette & retourne ſon rôle de tous côtés.*]

Je veux être pendu ſi j'entens cette game...
Ah! Je ſers un époux amoureux de ſa femme.
Ventrebleu, le ſot maître à qui l'on m'a donné...
Oui-dà, le perſonnage eſt bien imaginé.

D'URVAL.

Ce maraud me diſtrait. C'eſt ſon rôle, je gage.

HENRY.

Monſieur, je m'entretiens avec mon perſonnage...
Peſte, en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'eſt moi qui parle, aurai-je de l'eſprit?

[*Il lit.*]

Oui, Nerine, je ſuis à l'imbecile maître,
Qui s'eſt accoquiné dans ce taudis champêtre,
A la triſte moitié, dont il s'eſt empêtré;
Son ridicule amour ici l'a ſéqueſtré:
C'eſt un oiſon bridé, tapi dans ſa retraite,
Qui n'a plus que l'inſtinct que ſa femme lui prête.
Le bel équivalent, au lieu du ſens commun!

D'URVAL *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chaſſons cet importun.
[*à Henry.*]
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre:
Aurois-je dû le dire? Ayez ſoin de m'entendre,
Lorſque j'appellerai, que l'on ſe tienne prêt.

HENRY.

Allons, hé, qu'on me ſelle un coureur vîte & frais.
[*Il ſort.*]

SCENE XII.

D'URVAL *ſeul.*

[*Il ſe leve.*]
LE parti que je prens eſt donc bien ridicule;
Si juſqu'à des valets... Étouffons ce ſcrupule...
[*Il ſe remet.*]
Ce coquin ſortira. Je ne ſais où j'en ſuis...
Continuons pourtant... Achevons ſi je puis.
[*Il écrit.*]
Puiſſai-je en voir l'effet que j'oſe m'en promettre?
Holà... Henry... Voyons, reliſons cette lettre.

[*Il lit.*]

C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs....
[*Il lit bas.*]

Je la puis envoyer... Mettons ma ſignature...
[*en ſignant.*]
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! J'oubliois d'y joindre auſſi ces diamans.
[*Il tire un écrain.*]
Conſtance eſt peu ſenſible à ces vains ornemens;
Mais je me ſatisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry! Les valets ſont d'une lenteur extrême.

SCENE XIII.

D'URVAL, HENRY *en équipage de poſtillon.*

HENRY.

MOnſieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

D'URVAL.

Quel eſt cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'eſt, je crois, vers certaine Ducheſſe...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendreſſe?

D'URVAL *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas ſi loin.

HENRY.

Ma foi, Monſieur, tant pis:
Elle ſe vengera, je vous en avertis.
La Ducheſſe ſe plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiſer une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous... feignez de renouer.
Je ne ſais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais.... tout franc convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une ſimple ſoubrette.

D'URVAL *en donnant la lettre & l'écrain.*

Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

HENRY.

Et des bijoux aussi! L'affaire ira grand train.

D'URVAL.

Finissons ces discours, va-t-en où je t'envoie:
Je t'attens; que sur-tout personne ne te voie.

[*Henry sort.*]

SCENE XIV.

D'URVAL *seul, rêvant.*

D'Un terrible fardeau me voilà soulagé....
Ne me serai-je point un peu trop engagé?
Je le crains, cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée...
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour;
Mais qu'y faire à présent?... Te voilà de retour?

SCENE XV.

HENRY, D'URVAL.

D'URVAL.

HÉ bien, quelle réponse?

HENRY.

Elle est encore à faire

Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

D'URVAL *reprenant la lettre.*

Étourdi.

HENRY.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pû démêler quelle est la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRY.

Ah ! Si vous l'aviez dite.

D'URVAL.

[*à part.*]
Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop, j'en avois du regret :
Cet écrain peut suffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance avec raison viendra me confier
Cette insulte nouvelle, & s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
[*Il reprend l'écrain, & met la lettre dans sa poche.*]
C'est bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :
[*à Henry.*]
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
[*Il sort.*]

SCENE XVI.

HENRY *seul, en le voyant aller.*

JE suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires..

Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espéce courante,
Combien ? Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en
trente.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE *avec un paquet de lettres. & l'écrain à la main.*

D'Urval n'est point ici : va, ne perds point de temps,
Tâche de le trouver, di-lui que je l'attens ;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais ensorte en un mot que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

HÉ quoi! De tous côtés la fortune ennemie,
S'obstine à traverser ma déplorable vie!
Au moment que je prens un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
[*en montrant un paquet de lettres.*]
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure !
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval qui vivoit sous ses loix,

La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaines....
Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
[*en montrant l'écrain.*]
Ces indignes présens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.
AS-tu trouvé d'Urval?
FLORINE.
Non, ma recherche est vaine.
CONSTANCE.
Quel fâcheux contre-temps!
FLORINE.
On dit qu'il se promene.
CONSTANCE.
Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.
FLORINE.
Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre:
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.
CONSTANCE *tendrement.*
Quand on n'est plus aimée!
FLORINE.
On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.
CONSTANCE.
Je ne veux employer que mes uniques armes.
FLORINE.
Eh, qui sont-elles donc?
CONSTANCE.
Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon! Il vous laissera gémir & soupirer.
On croit nous faire grace en nous laissant pleurer;
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat :
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, & de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin;
Ce ne sera pour lui que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déja fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois... Il est vrai... j'y serois trop sensible;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.

Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prens cet écrain, tu connois l'indiscret...
Que je le hais !

FLORINE.

Lequel ?

CONSTANCE.

Ah ! Tu me désesperes.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu pourras ; mais ne m'en parle plus :
Que cette indignité ne blesse plus ma vûe.

[*Elle sort.*]

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévûe.

SCENE IV.

FLORINE *seule.*

VOyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain ?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain ;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses ;
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.

Quel eſt celui des deux qui s'eſt mis en dépenſe ? ...
Comment le démêler ? ... C'eſt en vain que j'y penſe :
C'eſt l'un ou l'autre ; mais de quel côté pancher ? ...
Il faut pourtant réſoudre .... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrain ... j'en aurois pour ma vie ...
Ce n'eſt pas l'intérêt qui m'en donnne l'envie :
Oh ! non ; c'eſt ſeulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtreſſe avec moi d'embarras ...
Ne nous y jouons point ; l'intention eſt pure,
On y pourroit donner toute une autre tournure.
[*Elle voit Clitandre & Damis.*]
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REprenez votre enjeu, la boëtte eſt complette ;
Ma maîtreſſe à ce prix ne veut point faire emplette.
Conſolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous ſavez ce que c'eſt, entre vous le débat.
[*Elle ſort.*]

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

DAMIS.

EH! C'est donc toi, Marquis, tes présens te reviennent?

CLITANDRE.

A moi! C'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire....

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prens toujours, à bon compte;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer....

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
[*Il ouvre l'écrain.*]
Comment diable? Ah! Marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.
Une cruelle est rare ; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.
C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.
Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.
Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus :
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.
Finis ce badinage.

DAMIS.
Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.
Voici d'Urval.

DAMIS.
Qu'importe ? Il peut être présent ;
En ne nommant personne.

CLITANDRE.
Oui, le tour est plaisant.

SCENE VII.

D'URVAL, DAMIS, CLITANDRE.

D'URVAL *à part en entrant.*
QUe vois-je ! Mon écrain !

CLITANDRE *à d'Urval.*
Nous disputons ensemble.

DAMIS *en montrant l'écrain.*
En voici le sujet.

D'URVAL.
Oui, c'est ce qu'il me semble.

[*à part.*]
Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

D'URVAL *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.
[*en lui remettant l'écrain.*]
D'Urval, je te remets la pomme de discorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

D'URVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprens donc ce mystere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrain.

D'URVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE

CLITANDRE *en regardant Damis.*

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'oſe le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL *ironiquement.*

Eh! Mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL.

Meſſieurs, en ſuppoſant, mais ſans que je le croie;
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrain; de grace, dites-moi
Quelle concluſion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuſe rien de quelqu'un qui ſait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'eſt donc point de moi? La conſéquence eſt
claire.

DAMIS *en frappant ſur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D'URVAL.

Tiens, Marquis, cet eſpoir lui paroît hazardé.
Son déſaveu peut être auſſi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre;
Qui ſait ſi quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point ſecrettement cauſé cet embarras?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes;
Bornez-vous ſur vous ſeuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! Qu'il paroiſſe donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui ſait le généreux,

Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi d'Urval & moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS *à d'Urval.*

En t'éloignant un peu; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
[*Il le place au fond du théatre.*] [*à Clitandre à demi bas.*]
Te voilà bien... Et toi, sur-tout, point d'imprudence.
Il tire un portrait. Clitandre se trouble. [*à d'Urval.*]
Tiens, considere un peu... Vois sa confusion.
[*à Clitandre.*]
Est-ce là le portrait de celle.... en question...
De la Dame à l'écrain?... Hé bien?

CLITANDRE *avec confusion.*

Ah, l'infidelle!
[*Il sort.*]

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL.

DAMIS *en regardant Cliandre.*

INfidelle ?... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle ?
[*à d'Urval.*]
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois pense un peu mieux de moi.

SCENE IX.

D'URVAL *seul.*

ESt-ce une illusion ?... Est-ce un songe funeste ?...
Quel rapport !... Ah ! Cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... La fureur... O ciel !... Ah ! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse ?...
Constance, est-il possible ?... Ai-je bien entendu ?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance ?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejettons loin de nous... le puis-je ? Quand j'y songe ?
Quoi... d'une vérité puis-je faire un mensonge ?...

Douce sécurité, Préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! Pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystere....
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:
Elle ne se faisoit aucune violence:
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCENE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON *en suivant d'Urval.*
SAns doute que l'écrain aura fait des merveilles?
De ce recit charmant enchante mes oreilles.
D'URVAL *avec un regard fixe sur Damon.*
Il a bien réussi.
DAMON.
Je m'en étois douté:
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?
D'URVAL *en prenant la main de Damon.*
Constance a surpassé ton attente & la mienne.
DAMON.
Tant mieux.
D'URVAL *avec fureur.*
Holà... Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.
DAMON.
Tu ne l'as donc pas vûe?
D'URVAL.
Ami, je vais la voir.
DAMON.
Je ne sai que penser, je ne sai que prévoir

Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cause est imprévûe;
Tu vas être témoin d'une étrange entrevûe.
Quel aveu différent de celui!...

DAMON.

Quel courroux!

D'URVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi, serois-tu jaloux?

D'URVAL.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance:
Je serois trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah! Quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D'URVAL *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

D'URVAL.

Ne prens plus sa défense, il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

DAMON *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *avec un air un peu plus modéré.*

MAdame, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous ;
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plûtôt que je meure ?

D'URVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;
Mais vous serez bien-tôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous :
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere !

D'URVAL *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide, il vous sied bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah, quel titre odieux! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

D'URVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse?
Et quoi, de quels transports êtes-vous enflammé?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

D'URVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime;
Qu'ai-je fait?

D'URVAL.

Vous osez encor me défier?

CONSTANCE.

Hélas! Dois-je mourir sans me justifier?
Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...?
J'y succombe... Je meurs.

DAMON.

Elle est évanouie.

[*Constance se laisse aller dans un fauteuil, & en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement, mais il est apperçu par d'Urval, qui les saisit.*]

D'URVAL *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?
Sans doute ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidelle.

DAMON.

Il faut la secourir; permettez que j'appelle

[*Il sort.*]

SCENE XII.

D'URVAL, CONSTANCE *presque évanouie.*

D'URVAL.

QUe m'importe le soin de ses jours & des miens?
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah, ciel! Quelle ressource accablante & funeste!
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE *ouvrant les yeux.*

Ah, que tenez-vous là! Je les voulois brûler.

D'URVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! Qu'allez-vous faire?

D'URVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux,
D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace... écoutez-moi.

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

D'URVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu;
Mais je prétens qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos piéds; souffrez que je vous presse.

D'URVAL.

Vous vous justifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, D'URVAL, CONSTANCE.

FLORINE *en courant à Constance.*

Ah! Ma chere maîtresse;
Dans quel abaissement...

SOPHIE *à d'Urval.*

Constance à vos genoux!

[*Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.*]

D'URVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre;
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
[*à Argant.*]
Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

D'URVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

D'URVAL *distribuant des lettres.*

En voici; lisez donc ces coupables écrits:
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

D'URVAL.

Je vois ce qu'elles craignent;
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion...
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT *surpris en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la thése.
Ce billet-là...

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parenthese,
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

D'URVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant, la reconnoît.*

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT.

[*Il lui rend le sien.*]

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je suis offensé de toutes vos alarmes!
S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,

Ils ont fait dans leur temps leur effet sur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouse n'est point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un semblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule ;
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.

Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture.... Enfin.... Oh! Par ma foi ;
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
[*Elle rend ou brûle le billet.*]
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
[*Damon reprend les billets.*]

D'URVAL *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez ?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure ?
C'est être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'est un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

[*Elles enlevent Constance.*]
Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE *entraînée malgré elle.*

Je ne puis ... Permettez ... Quoi, ne pourrai-je apprendre? ...

SOPHIE.

Non. Ce n'eſt plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE *en ſe retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour ... Damon, vous m'entendez.

[*Elles ſortent.*]

DAMON.

O ciel!

SCENE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT *à d'Urval.*

Vous avez fait une rude entrepriſe;
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſe.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſauroit avoir des preuves aſſez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le peuple feminin
S'élever à grands cris, & ſonner le tocſin,
Protéger l'accuſée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zéle;
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur ...

Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours crû ma femme auſſi ſage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire ? elle a barre ſur vous :
Il faut, en enrageant, ſe taire & filer doux.
[*Il ſort.*]

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

Tu me vois pénétré de douleur & de rage :
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage ....
Quelle vengeance affreuſe exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi !...
Que m'importe, après tout, qu'une épouſe volage
Sache de ſa rivale à quel point je l'outrage...,
Cependant je l'accuſe, & je ſuis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu ?

D'URVAL.

En ſuis-je moins certain ? L'injure eſt manifeſte.
Va, je ne cherchois plus que le plaiſir funeſte
De la rendre odieuſe autant que je la hais ;
Mais ſa fauſſe vertu couvre tous ſes forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Conſtance, & je mettrois ma vie ...

D'URVAL.

Tu la perdrois... Conſtance... Oh ! regret ſuperflu.
J'ai creuſé cet abîme où ſon cœur s'eſt perdu ;
Mon exemple a cauſé la chûte qui m'accable.
Eſt-ce une autorité qu'un exemple coupable ?

DAMON.

Ne le ſuivez donc plus, comme vous avez fait,
Puiſque vous convenez d'un ſi funeſte effet.

Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage;
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

D'URVAL.

Je le paye assez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle,
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

D'URVAL.

Ils sont faux; mais enfin je céde à ta priere;
Sui-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime;
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime,
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON *en domino.*

Il paroit dans le fond du théatre des girandoles allumées.

D'URVAL.

Viens; tandis que le bal dans cette gallerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie,
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol; & voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure,
Il l'a vû travaillant à cette mignature;
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier, & d en faire un larcin.
Un de ses gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander; le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis:
C'est ce que j'en ai sû, sans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance;
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

D'URVAL.

Quelle scélératesse!... Ah! Permets, cher ami...

DAMON.

Attens; je ne sai pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres,
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries ;
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries ;
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
[*en lui donnant le portrait.*]
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte :
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D'URVAL.

Hélas ! Reproche-moi plûtôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr, accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

D'URVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

D'URVAL *attendri, & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent... Que faut-il que j'espere ?
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chere ?...
Ah ! Je suis son bourreau plûtôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups ?
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :
Elle en impose à tous, & cache son état ;

Son courage ſurpaſſe encor ſon infortune ;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet ſecret.
Il eſt vrai qu'en paſſant, mais ſans être indiſcret ;
Je l'ai calmée un peu ; j'ai caché tout le reſte.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeſte.
Son courage eſt peut-être à ſon dernier effort.

D'URVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon ſort.
Sois mon unique appui, ma reſſource auprès d'elle ;
Peins-lui mon déſeſpoir : ah ! quel que ſoit ton zéle ;
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore ſa pitié.

DAMON.

Tu ſauras mieux que moi perſuader Conſtance ;
Je lui ſerois ſuſpect dans cette circonſtance.
Pourquoi te refuſer ce plaiſir ſi flatteur,
D'aller à ſes genoux lui reporter ton cœur ?

D'URVAL.

Me refuſerois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D'URVAL.

Tu veux qu'un furieux qui ſort de ſon accès,
Qui vient de ſe porter au plus coupable excès ;
Qui vient d'accumuler bleſſure ſur bleſſure,
Opprobre ſur opprobre, injure ſur injure,
Aille auſſi-tôt braver l'objet de ſa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreurs ?
La honte me retient...

DAMON.

D'Urval, elle t'abuſe ;
La honte eſt dans l'offenſe, & non pas dans l'excuſe.

D'URVAL.

Puis-je déſavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Conſtance un éternel mépris ?
Peut-elle déſormais prendre aucune aſſurance ;
Compter ſur des ſermens que j'ai détruits d'avance ?

DAMON.

L'amour pardonne tout ; mais je t'ouvre un moyen :
Je dois avec Constance avoir un entretien,
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe ;
C'est elle qui m'a fait demander cette grace ;
Pendant le bal j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement,
Je dois rester masqué.

D'URVAL.

Si je prenois ta place ?

DAMON.

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL.

En parlant à voix basse ;
Je pourrai la tromper ; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance ;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence ;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports,
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.

Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D'URVAL.
Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.
C'est une cruauté...

D'URVAL.
Ma foiblesse est étrange;
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois?
Je te laisse; sers-moi pour la derniere fois.
[*Il sort.*]

SCENE II.

DAMON, FLORINE *éloignée.*

DAMON.
QUe l'amour propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!...
S'il me désavouoit? Ah, trop cruel ami!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.
Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.
Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE *seule.*

QUelle sera la fin de cet événement ?
Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiéte ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du siécle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce temps.
Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;
Du moins le souvenir du passé vous console ;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien ;
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien :
Car, ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'éxil où je m'en vais la suivre ?
Me plaindre que le temps coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins : eh bien, on les essuie.
On s'accoutume, on roule, & l'on pousse la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint ;
On s'agite, on se flatte, on espere, & l'on craint ;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE *en domino, démasquée ;* FLORINE.

CONSTANCE *en regardant derriere elle.*

DAmon suivoit mes pas... & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus

De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille;
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*

VOus voici... reprenons le fil de ce discours;
dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir;
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
[*Elle essuie ses yeux.*]

Je rappellois un temps bien cher à ma mémoire:
Quand d'Urval commença mon bonheur & ma gloire;
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut, aurois-je pû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,
Le seroit encor plus? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce temps? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits;
Un revers imprévu détruisit ma fortune;
Ma tendresse bien-tôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiscret;
Je le vis: il fallut le rendre plus secret.

Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore;
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour;
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême.
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétens point faire un détail superflu;
Ni rappeler ici ce que vous avez vû.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage....
Vous vous attendrissez.... Est-ce un heureux présage!
Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Justice à son Epouse? Ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre!
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre!
Mais comment puis-je avoir révolté mon Epoux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
Je m'y perds.... Cependant je lis dans sa pensée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui, du juste repentir,
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'alienne encore.
Que sa honte offensante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.

Ah! Peut-être j'étois dans cette conjonĉture,
Ce qui m'eſt revenu flattoit ma conjeĉture;
Je le déſire trop pour ne pas l'eſpérer....
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?

Mais ſi je n'ai point pris une fauſſe eſpérance,
Si ſon heureux retour avoit quelque apparence;
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui ſont chers;
Qu'il vienne en ſûreté... mes bras lui ſont ouverts...
S'il voyoit les tranſports que mon cœur vous déploie...
Ah! Qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie....
Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:
C'eſt ſur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à préſent être trop circonſpeĉte;
Un pardon trop aiſé doit me rendre ſuſpeĉte.
Que pourra-t-il penſer de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie....
Ah! Daignez par pitié... Vous ſoupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jetter entre ſes bras?...
J'entens ce que veut dire un ſi cruel ſilence;
Vous n'oſez...

LE MASQUE *à part.*

Ah! C'eſt trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeſte regret?...
(Elle voit un portraït entre ſes mains.)
Mais... Qu'ai-je vû. Comment... D'où vous vient mon portrait?
Vous n'en étes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE *en lui préſentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre:
Vous tremblez... Je frémis.. On ne veut plus me voir;
C'est le coup de la mort que je vai recevoir...

(Elle ouvre le billet.)

De la main de d'Urval ces lignes sont tracées;
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.

(Elle lit.)

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere Epouse, il n'est rien que votre Epoux ne fasse,
Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace !...
Ah ! Pourquoi n'ai-je pas prévenu mon Epoux ?
Conduisez-moi, courons...

D'URVAL *démasqué à ses piéds.*

Il est à vos genoux...
C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher Epoux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur:
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laisse-moi goûter une joie aussi pure.

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chére ;
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

D'URVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux reparer.
(*On entend du monde, Constance paroît inquiete.*)
Devant tout l'Univers je vais me déclarer.....

SCENE DERNIERE.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment diable? La scene a bien changé de face.
Ah, ah! Mon gendre en conte à sa femme..... Il l'embrasse!
Mais, est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes l'effort est grand.

SOPHIE *ironiquement à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que personne l'ignore,
C'est ma femme en un mot, c'est elle que j'adore:
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit;
On pourra m'imiter. Non; il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux, soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention?

SOPHIE.

(à Constance.)

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chere Constance....

(Elle l'embrasse.

Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance..

ARGANT *lui prend la main & la met dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déja déterminé....

Le conseil en est pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DE LA CHAUSSÉE

LE JOUR DE SA RECEPTION

À L'ACADEMIE FRANÇOISE,

À la place de M. Portail, le 15 Janvier 1736.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DE LA CHAUSSÉE.

Le jour de sa Réception à la l'Académie Françoise, à la place de M. Portail, le 25 Juin 1736.

ESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je suis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'eusse le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illustre Académicien à qui j'ai l'honneur de succeder. C'est en ce moment que j'aurois besoin de cette éloquence aimable & naturelle, qui le rendit toujours si cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisoient approcher de lui :

Quel charme étoit répandu dans ses moindres discours ! Qui possedoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours aussi précis que nobles & convenables, en un mot, cette science qui fait l'objet de vos travaux !

Vous sçavez, MESSIEURS, quel usage M. PORTAIL a toujours fait du don de la parole. Heureux les Ministres de Themis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abusé, qui au contraire ne l'ont jamais employé que pour faire pancher la balance du côté de l'innocence opprimée !

Tel étoit ce digne Chef du premier Tribunal du Royaume, c'est là qu'on l'a vû exercer, avec autant d'éclat que d'integrité, un art si nécessaire à ceux, qui, pour le bien de leur patrie, sont chargés des interêts publics.

L'humanité est ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des Lettres ; elle étoit le partage de ce grand Magistrat : ainsi les Veuves & les Orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à essuyer leurs larmes & à rassûter leur fortune ; ainsi le Prince avoit en lui un organe fidéle, qui, en toute circonstance, savoit concilier la majesté d'un Maître, & la bonté d'un Pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expressions ne peuvent rendre aussi sensible que je le voudrois ; qu'elles fleurs ai-je à jetter sur son tombeau ? Est-ce à moi d'entreprendre un Eloge qui se trouve gravé dans le fond de vos cœurs ? Non, MESSIEURS,

avant que d'élever ma voix, je dois longtems vous écouter, c'est pour apprendre à m'énoncer, c'est pour être instruit par les Maîtres de l'art, que j'ai recherché, avec tant d'ardeur, le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes besoins; quel sujet d'émulation, quel sujet d'espérance pour tous ceux qui s'élevent dans le sein des Muses! Ils ne voyent plus de si loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi : que dis-je ? ils participent tous aux graces que je reçois; & partagent, avec moi, mon bonheur & ma reconnoissance.

En effet, MESSIEURS, qui ne seroit flatté d'être à la source des lumieres & des dons de l'esprit ? d'apprendre de vous-mêmes une Langue qui rassemble toutes les richesses des autres, & qui sera immortelle comme vous ? Que pouvois-je désirer de plus doux, & de plus avantageux, que d'être associé à des Sages, qui renouvellent entr'eux l'union & les merveilles de l'âge d'or, & qui s'enrichissent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare, & de plus précieux ? Dans quel partage avez-vous daigné m'admettre ! Mon bonheur me transporte, mes esprits trop contraints rompent le frein que je leur avois imposé, le Génie qui préside aux miracles que je vois, m'entraîne au-delà de moi-même, il me force à parler ce langage divin.....

Pardonnez cet essor ; en quel tems, en quels lieux
Puis-je mieux employer le langage des Dieux !

France? Quel changement rappelle ton enfance!
Tes Fastes confondus, écrits par l'ignorance,
Dans un oubli profond feroient ensevelis;
A peine on connoîtroit la naissance des Lys?
Tes peuples en tout tems étoient faits pour la gloire;
Mais ils ignoroient l'art d'assurer leur memoire.
Ils avoient des Héros qu'ils ne pouvoient vanter!
Ils faisoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter;
A peine ils jouissoient des dons de la nature,
Leur langage indigent, sauvage, sans culture,
Aux besoins de la vie étoit presque borné.
& leur esprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur est toujours commune,
La langue & le genie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils fait à la fois,
Esperoit-on de voir un Parnasse François!
Comme un ruisseau naissant languit près de sa source,
Sans trop s'en éloigner il commence sa course;
A peine il peut couler, on diroit que ses eaux
Ne serviront jamais qu'à nourir des roseaux.
Cependant il s'accroît, il peut suivre sa pente,
A travers de la plaine on le voit qui serpente;
On l'entend murmurer, & son cours s'embellit,
Il élargit sa rive; il reçoit dans son lit
Des sources, des ruisseaux, des torrens, des rivieres.
C'est un fleuve, il parcourt des Nations entieres;
Il porte l'abondance à cent peuples divers,

Et du bruit de ſon nom il remplit l'Univers.

Du langage François telle fut la naiſſance,
Et tels ſont devenus ſon cours & ſa puiſſance.
Miniſtre ſouverain du plus juſte des Rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, & reconnois ma voix,
Applaudis comme nous à ton heureux genie.
Nous remplaçons enfin la Grece, & l'Auſonie;
Ta langue eſt triomphante, apprends tout le ſuccès,
Dont tu n'a pu goûter que les premiers eſſais.
Chérie également des Muſes & des Graces,
Elle a tous les tréſors des deux autres Parnaſſes.
France, tu peux enfin célébrer à la fois
Ton bonheur, tes plaiſirs, tes Heros, & tes Rois:
Rien ne manque à tes vœux, tu ſçais l'art plein de
charmes,
D'employer la parole, & de vaincre ſans armes;
Tu fais aimer ta Langue à cent peuples ſoumis,
Tu la fais adopter même à tes ennemis.

L'oſerions-nous encore accuſer d'indigence?
Ranimons-nous, honteux de notre négligence:
Daignons la cultiver, donnons lui tous nos ſoins,
Son abondance ira plus loin que nos beſoins,
Oui, lorſque l'on en fait une étude profonde,
L'eſprit le plus fecond, la trouve auſſi féconde;
Eh quoi, n'a-t'elle pas remis entre nos mains
Les richeſſes des Grecs, & celles des Romains?
De leur divins Ecrits interprétes fidéles,

Si nous avons peut-être égalé nos modéles ;
Dans le monde ſçavant, s'il ne s'eſt rien produit
Sans être en notre Langue heureuſement traduit :
Elle peut donc ſuffire, & la plainte eſt injuſte.
Rappellons-nous les tems de ce nouvel Auguſte,
Dont ARMANT & SEGUIER furent les précuſeurs ;
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vû les neuf Sœurs ?
HEROS qui fus ſi cher aux filles de mémoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire ;
L'avenir, comme nous, croira tes actaions,
Il n'a qu'à parcourir tant de productions,
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître,
La gloire des Sujets prouve celle du Maître.

Peut-être croiroit-on que nos prédéceſſeurs
Favoriſés du ciel, doués par les neuf Sœurs,
Ne doivent leur ſuccès qu'à leur heureux genie.
Se ſeroient-ils acquis une gloire infinie,
S'ils n'avoient ſçu d'ailleurs amaſſer un tréſor
Capable de fournir à leur brillant eſſor ?
Leur Langue fut l'objet de leur plus chere étude ;
Ils avoient avec elle une longue habitude,
Ils n'oſerent produire, ils n'oſerent penſer,
Avant que d'être inſtruits dans l'art de s'énoncer ;
Eh, que ſert une idée à qui ne peut la rendre,
S telle qu'on la ſent on ne la fait comprendre ?
L'ame de la penſée eſt dans l'expreſſion,

Sans elle on ne peut faire aucune impreſſion ;
Sans elle ce n'eſt plus qu'une fauſſe peinture
Qui dégrade à la fois le peintre & la nature.
Exprimez-vous, ou bien ceſſez d'imaginer ;
Parlez, je veux entendre, & non pas deviner ;
Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon eſprit ſe donne de la torture ?
Il aime que d'abord on ſache le ſaiſir,
Et que nul embarras ne trouble ſon plaiſir.
L'expreſſion fait plus, elle fait la fortune
D'une penſée au fond ordinaire & commune ;
Souvent un mot ſuffit ; c'eſt donc mal-à-propos
Qu'on oſe mépriſer la ſcience des mots ;
Que dis-je ? eſt-ce pour l'homme une étude frivole ;
Que celle d'où dépend le don de la parole ?
Tel étoit le préſent qu'ARMAND nous avoit fait :
Ce Génie Eminent n'étoit point ſatisfait,
Si la Langue après lui reſtoit mal aſſurée :
Il falloit garantir ſa gloire & ſa durée.
La Langue eſt moins facile à fixer qu'à former.
Combien de novateurs qu'on ne peut reprimer !
Ils regardent ſes loix comme une tyrannie,
Et reclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain ;
Chacun, libre du joug, s'érige en ſouverain.
Le moindre citoyen de la double colline

Ne veut plus reconnoître aucune discipline,
Il subjugue, il corrompt le goût des ignorans
Qui se font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainsi, par des revers aussi prompts que bizarres,
Les Romains étonnés se trouverent barbares.
Ne soyons point surpris d'un désastre aussi prompt,
Il devoit arriver; la Langue se corrompt,
Lorsqu'à l'indépendance elle est abandonnée.
Elle a toujours besoin d'être subordonnée.
Quand elle est parvenue à sa maturité,
Il faut des surveillans, dont la sévérité
Etouffe les abus toujours prompts à renaître;
Il faut des défenseurs qui soient dignes de l'être,
Et que leurs propres gloire intéresse toujours
A fixer à jamais sa richesse & son cours.
On choisit autrefois les Vierges les plus pures,
Pour mettre dans des mains aussi sages que sûres,
Ce céleste garant de la prospérité
D'un peuple dont enfin nous avons hérité.
Ce fut sur cet exemple, & d'après ce modéle.
Qu'ARMAND sçut établir un culte plus fidéle;
Aux plus chers favoris qu'Appolon eut alors,
Il confia la Langue, avec tous ses trésors;
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une succession toujours inâlterable,

Attentive à sa gloire, en fait la sûreté ;
Rien n'en pourra jamais soüiller la pureté.
Déja nous célébrons vos fêtes séculaires ;
Depuis que vous tenez les rênes litteraires,
Vingts * lustres sont rentrés dans l'abîme des tems ;
Sans qu'on ait vû ternir vos fastes éclatans :
L'avenir coulera sous les mêmes auspices,
Vous ne pouvez avoir que des destins propices.
Non, les dipensateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce à son gré sur tout ce qui respire.
La prudence elle-même a fondé votre empire.
L'esprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre posterité,
C'est un germe éternel qui produira sans cesse ;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la sagesse ;
La gloire s'interesse à soûtenir vos droits,
Vous serez protegés, tant qu'il sera des Rois ;
Tel est votre destin, vous en avez des marques.
Illustre Rejetton du plus grand des Monarques,
Objets de notre amour, digne présent des dieux ;
Toi qu'on n'a pas besoin de nommer en ces lieux ;
Toi, qui fais de nos cœurs tes plus belles conquêtes ;
Tu n'as pas dedaigné d'assister à nos fêtes. *

* L'Academie a été fondée en 1635.
* Le Roi honora l'Accadémie de sa présence en 171[illegible].

Qu'Appollon fut touché de l'honneur éternel ;
Qu'ont reçû les neuf Sœurs en ce jour solemnel !
Qu'il fut charmé de voir leur maître au milieu d'elles,
Entendre avec plaisir leurs chansons immortelles :
C'est un goût qu'il a joint à l'amour de la paix ;
Minerve la rendu sensible à ses attraits :
Elevé dans son sein, dès sa plus tendre enfance ;
Son Disciple a rempli sa plus chere espérance ;
Il l'aime, elle est son guide, & son plus sûr appui
Et pour comble de biens, elle regne avec lui.

O vous, Moderateurs du temple de mémoire,
Ministres attachés aux autels de la gloire,
Joüissez de vos droits, & portez jusqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang si glorieux.
Qelle place plus noble & plus digne d'envie ;
Quel emploi pouvoit mieux illustrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs !
C'est l'éloge éternel de l'esprit & des mœurs.

Pour moi puissai-je en tout imiter mes modéles ;
Et me former aux sons de vos voix immortelles ;
Vous prenez un Eleve ; il sera trop heureux,
S'il peut justifier un choix si généreux.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comedie qui a pour titre: *Le Rival de lui-même*, & je crois que l'on peut en permettre l'Impression, ce 20. May 1746.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien Amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Ecole des Amis, & les Œuvres de Poësie & de Théatre du Sr de la Chaussée*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle, sous le

contre-scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur

le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de ces Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi

soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 436. fol. 397. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le six Avril 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

